



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

CON

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

» Cependant il est un autre
 » motif encore plus puissant de
 » leur enthousiasme pour le
 » peuple Chinois. Pour flatter
 » l'amour-propre crédule du
 » patriarche de la philosophie,
 » on lui fit croire que l'empe-
 » reur Kien-Long, après avoir
 » lu la *Henriade*, en avoit qua-
 » lifié l'auteur des épithetes de
 » Thienne-Ly (lumiere divine)
 » & de Pousal-Fond (esprit sur-
 » naturel). Dès ce moment
 » l'empire de la Chine devint
 » à ses yeux le modele de tous
 » les autres; & comme tous ses
 » sentimens sont dans la circu-
 » lation publique, les *sanfonnets*
 » qu'il avoit instruits à siffler
 » *Psaphon est un dieu*, ont tous
 » à l'envi répété aussi, *l'empire*
 » *de la Chine est le modele de*
 » *tous les autres*. Voyez CON-
 » FUCIUS.

COMTE, voyez COMÈS
 (*Natalis*).

COMTE, (Florent le) sculp-
 teur & peintre Parisien. Il est
 plus connu par le Catalogue des
 ouvrages d'architecture, de
 sculpture, de peinture & de
 gravure des différens maîtres,
 que par les siens propres. Les
 curieux sur-tout en gravure le
 recherchent, pour les notions
 qu'il donne du caractère, des
 marques, & du nombre des
 ouvrages des différens gra-
 veurs. Son livre est intitulé :
Cabinet de singularités d'Archi-
tecture, Peinture, Sculpture &
Gravure, Paris, 3 vol. in-12. Les
 deux premiers furent donnés en
 1699; mais l'auteur, sentant les
 défauts de ces deux volumes,
 fit de nouvelles recherches, qui,
 jointes aux éclaircissemens pour
 les précédens, en formerent un
 troisieme, qu'il publia en 1700.

Il écrit assez mal; & l'histoire
 des différens auteurs est expo-
 sée d'une maniere un peu con-
 fuse. Le Comte mourut à Paris
 vers 1712.

COMUS, dieu qui présidoit
 aux festins, aux réjouissances
 nocturnes, aux toilettes des
 femmes & des hommes qui ai-
 moient à se parer. On le repré-
 sentoit en jeune-homme chargé
 d'embonpoint, couronné de
 roses & de myrthe, tenant un
 vase d'une main, & un plat de
 fruits ou de viandes de l'autre.

CONCHES, (Guillaume
 de) grammairien & philosophe,
 étoit de Normandie & mourut
 vers 1150. Il est auteur d'une
 Glose sur les Evangiles, & de
 divers Traités philosophiques.
 Ayant expliqué le mystere de la
 Ste. Trinité à-peu-près comme
 Abailard, il se rétracta dans un
 écrit intitulé *Dragmaticon*, qui
 est un dialogue entre Henri II,
 duc de Normandie, & lui. On
 le garde dans la bibliotheque
 du Mont-St.-Michel. Le plus
 considérable de ses ouvrages,
De naturis creaturarum, sive de
opere sex Dierum, lib. xxxiii,
 a été imprimé peu après la
 naissance de l'imprimerie, sans
 date, ni lieu de l'impression,
 en deux grands vol. in-fol. très-
 rares.

CONCHYLIIUS, voyez CO-
 QUILLE.

CONCINA, (Daniel) théo-
 logien Dominicain, né dans un
 village du Frioul en 1686, passa
 tout le tems de sa vie à prê-
 cher & à écrire. Benoît XIV,
 qui connoissoit tout son mé-
 rite, forma très-souvent ses dé-
 cisions sur les avis de ce savant
 religieux. Il mourut à Venise
 en 1756, regardé comme le plus

grand antagoniste des casuistes relâchés. On lui doit un très-grand nombre d'ouvrages, les uns en italien, les autres en latin. Les principaux sont : I. *La Discipline ancienne & moderne de l'Eglise Romaine sur le jeûne du Carême*, exprimée dans deux brefs du pape Benoît XIV; avec des observations historiques, critiques & théologiques; in-4°, 1742. II. *Mémoire historique sur l'usage du Chocolat les jours de jeûne*, Venise, 1748. III. *Dissertations théologiques, morales & critiques sur l'Histoire du Probabilisme & du Rigorisme*; dans lesquelles on développe les subtilités des probabilistes modernes, & on leur oppose les principes fondamentaux de la théologie chrétienne; 2 vol. in-4°, Venise, 1743. IV. *Explication des quatre Paradoxes qui sont en vogue dans notre siècle*; in-4°, 1746: cet ouvrage a été traduit en françois. V. *Dogme de l'Eglise Romaine sur l'usure*, in-4°, Naples, 1746. VI. *De la Religion révélée*, &c., in-4°, Venise, 1754. Tous ces ouvrages sont en italien. Les plus connus en latin sont : I. *Theologia Christiana, dogmatico-moralis*, 12 vol. in-4°, 1746; ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation. II. *De Sacramentali absolutione impertienda aut differenda recidivis, consuetudinariis*, 1755, in-4°. On a traduit cette dissertation en françois, & on l'a enrichie de l'éloge historique de l'auteur & du catalogue de ses ouvrages; elle est très-propre à corriger les abus que la facilité de l'indulgence des confesseurs ont introduits dans l'administration du sacrement de Pénitence. III.

De spectaculis theatralibus, Rome, 1752, in-4°. L'auteur est peu favorable au théâtre, &c., &c.

CONCINI ou CONCINO, connu sous le nom de maréchal d'Ancre, naquit à Florence de Barthélemi Concino, qui de simple notaire devint secrétaire d'état. Le fils vint en France en 1600, avec Marie de Médicis, femme d'Henri le Grand. D'abord gentilhomme ordinaire de cette princesse, il s'éleva de cette charge à la plus haute faveur par le crédit de sa femme, Léonore Galigai, fille de la nourrice de Marie de Médicis. Après la mort d'Henri IV, Concini acheta le marquisat d'Ancre, fut fait premier gentilhomme de la chambre, & obtint le gouvernement de Normandie. Il devint maréchal de France, sans jamais avoir tiré l'épée, dit un bel-esprit, & ministre, sans connoître les loix du royaume. La fortune de cet étranger excita la jalousie des principaux seigneurs de France, & sa hauteur leur ressentiment. Concini leva 7000 hommes à ses dépens, pour maintenir contre les mécontents l'autorité royale, ou plutôt celle qu'il exerçoit sous le nom d'un roi enfant & d'une reine foible. La Galigai n'abusoit pas moins insolument de sa faveur: elle refusoit sa porte aux princes, aux princesses, & aux plus grands du royaume. Cette conduite avança la perte de l'un & de l'autre. Louis XIII, qui se conduisoit par les conseils de Luyne son favori, ordonna qu'on arrêtât le maréchal. Vitry, chargé de cet ordre, lui demanda son épée de la part du roi; & sur son refus, il le fit

tuer à coups de pistolet, sur le pont-levis du Louvre, le 24 avril 1617. Son cadavre, enterré sans cérémonie, fut exhumé par la populace furieuse, & traîné par les rues jusqu'au bout du Pont-Neuf. On le pendit par les pieds à l'une des potences qu'il avoit fait dresser pour ceux qui parloient mal de lui. Après l'avoir traîné à la Greve & en d'autres lieux, on le démembra & on le coupa en mille piéces. Chacun vouloit avoir quelque chose du *Juif excommunié* : c'étoit le nom que lui donnoit cette populace mutinée. Ses oreilles sur-tout furent achetées chèrement, ses entrailles jetées dans la riviere, & ses restes sanglans brûlés sur le Pont-Neuf, devant la statue d'Henri IV. Le lendemain on vendit ses cendres, sur le pied d'un quart-d'écu l'once. La fureur de la vengeance étoit telle, qu'un homme lui arracha le cœur, le fit cuire sur des charbons, & le mangea publiquement. Le parlement de Paris procéda contre sa mémoire, condamna sa femme à perdre la tête, & déclara leur fils ignoble & incapable de tenir aucun état dans le royaume. La même année 1617, il parut in-8°. la tragédie du *Marquis d'Ancre*, en 4 actes, en vers, ou la *Victoire du Phébus François contre le Python de ce tems*. On trouva dans les poches de Concini la valeur de 19 cents 85 mille livres en papier, & dans son petit logis pour 2 millions 200 mille livres d'autres rescriptions. C'étoit-là un assez grand crime aux yeux d'un peuple dévouillé. La Caligai avoua qu'elle avoit pour plus de 120,000 écus

de pierreries. On auroit pu la condamner comme concussionnaire; on aima mieux la brûler comme sorciere. On prit des *Agnus Dei* qu'elle portoit pour des talismans. Un conseiller lui demanda de quels charmes elle s'étoit servie pour enforcer la reine? Caligai, indignée contre le conseiller & mécontente de Marie de Médicis, lui répondit avec fierté : *Mon sortilege a été le pouvoir que les ames fortes doivent avoir sur les esprits foibles.*

CONCORDE, divinité que les Romains adoroient, & en l'honneur de laquelle ils avoient élevé un temple superbe. Elle étoit fille de Jupiter & de Thémis : on la représente de même que la Paix.

CONDAMINE, (Charles-Marie de la) chevalier de S. Lazare, des académies françoise & des sciences de Paris, des académies royales de Londres, &c., naquit à Paris en 1701, & y mourut le 4 février 1774, des suites d'une opération pour la cure d'une hernie dont il étoit attaqué. Il quitta de bonne heure le service pour se livrer aux sciences, & entreprit divers voyages, où il recueillit plusieurs observations. Après avoir parcouru, sur la Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Asie, il fut choisi en 1736, avec Mrs. Godin & Bouguer, pour aller au Pérou déterminer la figure de la terre : voyage dont les fruits n'ont pas répondu à l'attente du public (voyez SNELL Willebrod, & le *Journ. hist. & litt.* 1 décembre 1779, p. 484). Notre observateur manqua d'y périr par l'inconduite d'un de ses compagnons; un M. Séniergues,

ayant par son libertinage & sa morgue, irrité les citoyens de Cuença, attira sur lui & sur les académiciens une tempête, dont heureusement il fut seul la victime. De retour dans sa patrie, de la Condamine partit quelque tems après pour Rome; le pape Benoît XIV lui fit présent de son portrait, & lui accorda la dispense d'épouser une de ses nieces. Il épousa à l'âge de 55 ans cette niece qui lui prodigua les soins les plus tendres dans les infirmités dont il étoit accablé, & le consola de l'espece d'injustice qu'il croyoit avoir effluée à son dernier voyage d'Angleterre, & dont il n'avoit pu obtenir une réparation, réclamée avec toute l'ardeur de son naturel. Nous avons de lui divers ouvrages: I. *Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, 1745, in-8°. Ce voyage est écrit avec intérêt. On découvre par-tout un homme d'une activité extrême, d'un courage supérieur à tous les obstacles, d'une envie insatiable de voir & de connoître. Il est néanmoins fâcheux de devoir observer que tant de fatigues & de dangers n'ont peut-être pas été essayés précisément pour l'avancement des sciences & le service de l'humanité; mais aussi pour satisfaire des vues & des prétentions particulières. II. *La figure de la Terre, déterminée par les observations de MM. de la Condamine & Bouguer*, 1749, in-4°. Les savans qui n'étoient attachés à aucun système, ont cru que ces observations n'avoient pas péremptoirement déterminé la chose qui en fait l'objet. « La terre,

» dit un physico-géometre, ne
 » peut être déterminée dans sa
 » figure & son étendue, sans
 » qu'on sache l'étendue de cha-
 » que degré dans la direction
 » du méridien: or cela ne se
 » fait pas. Picard, Maraldi, de
 » Mayran, Eifenschmid, les
 » deux Cassini, &c., ont trouvé
 » les degrés méridiens ou de
 » latitude, plus longs vers l'é-
 » quateur: les observations fai-
 » tes par ordre de la cour de
 » France, à Tornea en La-
 » ponie, & à Quito en Amé-
 » rique, disent au contraire
 » que les degrés de latitude
 » sont plus petits vers l'équa-
 » teur, plus longs vers les
 » poles. L'auteur des *Etudes*
 » de la nature prétend que si les
 » degrés polaires sont plus
 » longs, la terre est allongée
 » vers les poles; le gros des
 » physico-mathématiciens as-
 » sure le contraire. Enfin, quel-
 » ques mathématiciens, rebu-
 » tés par la différence des cal-
 » culs qu'ils remarquoient dans
 » toutes les observations, ont
 » avancé que les deux hémis-
 » pheres pourroient bien n'être
 » pas égaux; d'autres ont sou-
 » tenu que la terre avoit au
 » moins de grandes irrégulari-
 » tés dans sa figure, & que ses
 » méridiens n'étoient pas sem-
 » blables; opinion que le P.
 » Boscovich a entrepris de
 » mettre dans tout son jour. Le
 » résultat que l'homme impar-
 » tial forme de tout cela, est
 » que la terre n'est point mesu-
 » rable, conformément à ce
 » passage de l'écriture: *Quis*
 » *posuit mensuras ejus, si nosti?*
 » *Vel quis tetendit super eam li-*
 » *neam? Job. 32. Altitudinem*
 » *cæli & latitudinem terræ quis*

» *dimensus est ? Eccli. I* ». III. *Mesure des trois premiers degrés du Méridien dans l'hémisphère austral*, 1751, in-4°. IV. *Journal du Voyage fait par ordre du Roi à l'équateur*, avec un *Supplément*, en 2 parties, 1751-1752, in-4°, suivi de l'*Histoire des Pyramides de Quito*, qui avoit été imprimée séparément en 1751, in-4°. V. *Divers Mémoires sur l'Inoculation*, recueillis en 2 vol. in-12. Il ne contribua pas peu à répandre l'usage de cette opération en France, & il mit dans cet objet toute l'activité qui formoit son caractère. « Après avoir perdu » sans fruit, dit M. Linguet, » une partie de sa vie & de sa » santé dans cette expédition » aussi célèbre que puérile de » la mesure des degrés, il étoit » devenu l'apôtre de la petite » vérole artificielle ». Cependant cette charlatanerie a perdu beaucoup de son crédit, depuis que plusieurs parlemens & tribunaux de police l'ont défendue dans les villes à cause de l'infection qu'elle répand; depuis qu'on a vu par les tables mortuaires qu'à l'époque de l'inoculation, la petite vérole (qui diminuoit considérablement, & sembloit s'évanouir comme la lepre & le mal des ardens) s'étoit singulièrement renforcée, & depuis qu'on a mieux connu les mauvais effets que produit le virus variolique dans ceux où il ne se développe pas, la multitude des rechûtes des inoculés, la très-maligne espece dont est toujours la petite vérole naturelle dans des corps déjà détériorés par l'artificielle, & enfin le grand nombre de victimes immolées à cette pra-

tique empirique, un archiduc à Florence, une princesse de Galles, un infant de Naples, & tant d'autres dont nous avons en main une liste effrayante, &c. (voyez AARON d'Alexandrie, CANTWEL). Le style des différens ouvrages de la Condamine, est simple & négligé; mais il est semé de traits agréables & plaisans, qui leur assurent des lecteurs. La poésie légère étoit un des talens de cet académicien, & on a de lui des *Vers de société*, d'une tournure piquante. Les gens du monde le recherchoient, parce qu'il étoit plein d'anecdotes & d'observations singulieres, propres à amuser leur curiosité.

CONDÉ, (Turstin de) archevêque d'Yorck, né au village de Condé-sur-Seule, près de Bayeux. Il reçut, l'an 1119, la consécration des mains de Callixte II, dans le concile de Rheims, où il se trouva malgré la défense du roi d'Angleterre, qui le bannit de son royaume. Rappelé au bout de deux ans, il se livra tout entier aux fonctions de son ministère, & se fit chérir de ses diocésains. Les moines de Cîteaux lui furent redevables de leur introduction en Angleterre. Turstin fut allier le courage du militaire à la douceur du ministre de l'Evangile. Les Ecois ayant fait une irruption dans la partie septentrionale de l'Angleterre, il assembla son peuple, l'encouragea par de vives exhortations, le mena lui-même au combat, & remporta une victoire complete sur les ennemis. Cet évêque guerrier finit par se faire moine l'an 1140, & mourut peu de tems après. Il

eut pour frere Audouën de Condé, évêque d'Evreux, un des plus recommandables prélats de Normandie, par sa science, sa douceur & sa libéralité.

CONDÉ, voyez au mot LOUIS, les princes de ce nom.

CONDILLAC, (Etienne Bonnot de) de l'académie françoise, né à Grenoble, & mort dans sa terre de Flux, près de Baugenci, le 3 août 1780, s'est fait un nom par plusieurs ouvrages qui roulent principalement sur la métaphysique. On a de lui un *Essai sur l'origine de nos connoissances*, 1746, 2 vol. in-12, & un *Traité des sensations*, 1767, 2 vol. in-12, dans lesquels il y a des vues profondes, mais aussi beaucoup de choses que des philosophes judicieux ont justement critiquées; ils ont été vivement attaqués par l'abbé Rosignol dans la *Théorie des sensations*, imprimée à Embrun, 1780. L'abbé de Lignac les combat aussi avec beaucoup de succès dans les *Lettres d'un Américain*. Son *Cours d'Etudes*, ouvrage qu'il avoit composé pour l'éducation de l'infant Ferdinand-Louis duc de Parme, actuellement régnant, a été, comme l'on sait, pros crit par ce prince, & l'on ne peut dis convenir qu'il n'ait à plusieurs égards mérité de l'être. On a encore de lui: I. *Traité des systêmes*, 1749, 2 vol. II. *Recherches sur l'origine des idées que nous avons de la beauté*, 1749, 2 vol. in-12. III. *Traité des animaux*, 1755, in-12. IV. *Une Logique*, in-8°. V. *Le commerce & le gouvernement considérés relativement l'un à l'autre*, 1776,

in-12. On découvre dans tous ces ouvrages beaucoup de connoissances, un esprit fécond & varié, mais en même tems le goût des systêmes & des paradoxes. Les idées sont souvent obscures & confuses, & l'auteur ne cache pas assez l'em barras où il se trouve parfois de les débrouiller.

CONDREN, (Charles de) 2e. général de la congrégation de l'Oratoire, docteur de la maison de Sorbonne, fils d'un gouverneur de Monceaux, fort chéri d'Henri IV, naquit à Vauhuin, près de Soissons, en 1588. Son pere, qui avoit dessein de le pousser à la cour ou dans les armées, voulut l'empêcher d'embrasser l'état ecclésiastique; mais sa vocation étoit trop forte. Le cardinal de Berulle, auquel il succéda, le reçut dans sa congrégation, & l'employa très-utilement. Le P. de Condren fut confesseur du duc d'Orléans, frere unique de Louis XIII. Il refusa constamment le chapeau de cardinal, l'archevêché de Rheims & celui de Lyon. Ses vertus ne parurent pas avec moins d'éclat dans sa place de général. Après avoir travaillé long-tems pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain, il mourut à Paris en 1641. Son *Idée du Sacerdoce de J. C.*, in-12, ne fut mise au jour qu'après sa mort. Il ne voulut jamais rien donner au public pendant sa vie. On a de lui des *Lettres & des Discours* en deux volumes in-12. C'est lui qui comparoit les vieux docteurs ignorans aux vieux jetons, qui, à force de vieillir, n'avoient plus de lettres. Le P. Amelotte a écrit sa *Vie*, in-8°.

CONFUCIUS, le pere des philosophes Chinois, naquit à Chanping, d'une famille qui tiroit son origine de Ti-Y, 27e. empereur de la seconde race (si on en croit les fabuleuses annales de la Chine) vers l'an 550 avant J. C., tems où la Chine étoit encore très-peu de chose. Il devint mandarin & ministre d'état du royaume de Lu ou Lou, aujourd'hui Chanton ; mais le désordre s'étant glissé à la cour, par la séduction de plusieurs filles que le roi de Tci avoit envoyées au roi de Lu, il renonça à son emploi, & se retira dans le royaume de Sin pour y enseigner la philosophie. Son école fut si célèbre, dit-on (car tous ces faits sont fort incertains, & certainement altérés en bien des points, selon la coutume des auteurs Chinois) que dans peu de tems il eut jusqu'à 3 mille disciples, parmi lesquels il y en eut 500 qui occuperent les postes les plus éminens dans différens royaumes. Ses disciples avoient une vénération si extraordinaire pour lui, qu'ils lui rendoient des honneurs qu'on n'avoit accoutumé de rendre qu'à ceux qui étoient élevés sur le trône. Il revint avec eux au royaume de Lu, & y mourut à 73 ans. Quelque tems avant sa mort, il déplorait les désordres de son siècle: *Hélas, disoit-il, il n'y a plus de sages, il n'y a plus de saints. Les rois méprisent mes maximes: je suis inutile au monde, il ne me reste plus qu'à en sortir.* Son tombeau est dans l'académie même où il donnoit ses leçons, proche la ville de Rio-Fu. On voit, dans toutes les villes, des colleges

magnifiques élevés à son honneur, avec ces inscriptions en lettres d'or: *Au grand maître... Au premier docteur... Au précepteur des empereurs & des rois... Au saint... Au roi des lettrés.* Quand un officier de robe passe devant ces édifices, il descend de son palanquin, & fait quelques pas à pied pour honorer sa mémoire. Ses descendans sont mandarins-nés, & ne paient aucun tribut à l'empereur. Les Chinois lui offrent des sacrifices de pourceaux & de chevres, & exercent à son égard une idolâtrie proprement dite. Si on les en croit, c'étoit l'homme le plus sage & le plus vertueux qui ait paru dans le monde. Mais quand on ne connoitroit point les exagérations chinoises, on pourroit réduire cet éloge à sa juste valeur, en examinant dans quel état sont les notions de sagesse & de vertu chez ce peuple vain, frivole, avide & corrompu. On attribue à ce philosophe IV Livres de morale. Le P. Couplet a donné au public les trois premiers livres en latin, avec des notes, Paris, 1687, in-folio; & on les traduisit l'année suivante en françois, sous le titre de *Morale de Confucius*, in-12 (voyez COUPLLET). Entre beaucoup de sentences verbiageuses & triviales, on en trouve de fort bonnes, mais il est très-douteux qu'elles soient réellement de Confucius. On fait que les Chinois donnent pour des ouvrages vieux de 2 ou 3 mille ans, des écrits qui datent depuis la naissance du Christianisme, entr'autres le *Choué-Ouen*, où il est parlé du mystere de la Trinité, dans des termes absolument inconnus

avant Jesus-Christ (voyez le Journ. hist. & litt. 1 fév. 1777, p. 175). Il ne seroit donc pas étonnant que les Œuvres de Confucius eussent du moins quelques additions d'un tems très-postérieur : peut-être aussi cette matiere bien approfondie répandroit-elle des doutes sur l'époque où vivoit Confucius, & l'avanceroit de plusieurs siècles ; ce qui, vu l'extrême incertitude de l'histoire & surtout de la chronologie Chinoises, n'auroit rien d'étonnant. Et d'ailleurs, comment fixer l'histoire de Confucius à l'an 550 avant J. C., si toute l'histoire Chinoise ne mérite aucune croyance jusqu'à l'an 206, comme le prouve M. Goguet ? Du reste, sa morale quelle qu'elle soit, est sans nerf & sans sanction ; c'est un amas de sentences & de vues incohérentes. « Confucius, dit M. Sonnerat, dans son *Voyage aux Indes Orientales & à la Chine*, » ce grand législateur » qu'on élève au-dessus de la » sagesse humaine, a fait quel- » ques livres de morale adap- » tés au génie de la nation ; » car ils ne contiennent qu'un » amas de choses obscures, » de visions, de sentences, & » de vieux contes mêlés d'un » peu de philosophie... Ses ou- » vrages, quoique pleins d'ob- » curités, sont adorés... Con- » fucius & ses descendans ont » écrit des milliers de sentences » qu'on a accommodées aux » événemens, comme nous » avons interprété celles de » Nostradamus & du Juif er- » rant. Aujourd'hui, en France, » il n'y a que les bonnes fem- » mes & les enfans qui y

» croient ; à la Chine, c'est d'a- » près elles qu'on dirige toutes » les opérations ». Si l'on en juge par les mœurs des Chinois, tels qu'on les connoit depuis que Paw, Raynal, Bergier ont réfuté sans appel les contes de leurs panégyristes, la morale de Confucius a eu bien peu d'effet. Il a paru en 1786 un *Abrégé historique des principaux traits de la vie de Confucius*, à la tête duquel on n'a point rougi de placer ces vers de Voltaire :
De la seule raison, salutaire inter-
prete,
Sans éblouir le monde, éclairant
les esprits,
Il ne parla qu'en sage, & jamais en
prophete :
Cependant on le crut, & même en
son pays.

Ceux qui connoissent la haine implacable des philosophes contre Jesus-Christ, ne seront pas surpris de cet excès d'audace & d'absurdité. « On comprend » sans peine, dit un auteur, » que le misérable jongleur du » pays de Lou, qui n'a jamais su » lier ensemble deux maximes » de morale, qui a dogmatifé » par boutade & par caprice, » sans sanction & sans garan- » tie ; dont les leçons, si elles » ont eu quelque efficacité, ont » formé le plus frivole, le plus » lâche & le plus fripon de tous » les peuples ; on voit, dis-je, » que ce verbiageur Chinois, » est mis ici en parallele & bien » au-dessus du divin Législa- » teur des Chrétiens. Il est » connu que Voltaire aimoit à » s'entendre appeler par ses » suppôts, *mon cher ante-christ* ; » ainsi cette impiété n'a rien » d'obscur ni d'étonnant dans » sa bouche ; mais qu'on ose

» l'afficher publiquement par
 » maniere d'épigraphe, & en
 » faire le frontispice d'un livre,
 » c'est ce qui montre à décou-
 » vert & la hardiesse des blas-
 » phémateurs & la foiblesse de
 » l'autorité ».

CONGREVE, (Guillaume)
 né en Irlande, dans le comté de
 Corck, en 1672, mort en 1729.
 Son pere le destina d'abord à
 l'étude des loix; mais ils'y livra
 sans goût, & par conséquent
 sans succès. La nature l'avoit
 fait naître pour la poésie. C'est,
 de tous les Anglois, celui qui
 a porté le plus loin la gloire
 du théâtre comique. Ses pieces
 sont pleines de caracteres nuan-
 cés avec une extrême finesse;
 mais on y trouve en même
 tems cette liberté, ou si l'on
 veut cette licence qui est le
 fruit, & en même tems la cause
 de la corruption publique. Il
 quitta de bonne heure les Mu-
 ses, se contentant de composer
 dans l'occasion quelques Pieces
 fugitives, que l'amitié ou l'a-
 mour lui arrachoit. On a de
 lui, outre ses Comédies, des
 Odes, des Pastorales & des
 Traductions de quelques mor-
 ceaux des poètes grecs & latins.
 Ses *Œuvres* parurent à Londres,
 1730, 3 vol. in-12. Basker-
 ville en a donné une édition en
 1761, 3 vol. in-8°.

CONINCK, (Gilles) Jé-
 suite, né à Bailleul en 1571,
 & mort à Louvain le 31 mai
 1633, a publié: I. Des Com-
 mentaires sur la Somme de S.
 Thomas, sous ce titre: *Com-
 mentariorum ac disputationum in
 universam doctrinam D. Thomæ,
 de sacramentis & censuris: auc-
 tore Ægidio de Coninck, Socie-
 tatis Jesu: postrema editio, Ro-*

*thomæ, 1630, in-fol. II. De
 Deo trino & incarnato, Anvers,
 1645, in-fol.*

CONNAN, (François de)
 seigneur de Coulon, maître des
 requêtes, se distingua sous le
 regne de François I par sa scien-
 ce. Il mourut à Paris en 1551, à
 43 ans. Il a laissé 4 livres de
Commentaires sur le Droit Civil,
 Paris, 1558, in-fol., que Louis
 le Roi, son intime ami, dédia
 au chancelier de l'Hôpital. Con-
 nan avoit aussi le dessein de
 donner au public un ouvrage
 semblable à celui que Domat a
 exécuté depuis. Ce jurisconsulte
 joignoit à une mémoire heu-
 reuse, un esprit juste & capable
 de réflexion.

CONNOR, (Bernard) mé-
 decin Irlandois, vint en France
 à l'âge de 20 ans. Il fut chargé
 de l'éducation des fils du grand-
 chancelier du roi de Pologne,
 qui étoient à Paris. Après avoir
 voyagé avec eux en Italie, en
 Sicile, en Allemagne & ail-
 leurs, il devint médecin de sa
 majesté Polonoise, qui le donna
 à l'électrice de Baviere sa sœur.
 Il repassa en Angleterre, devint
 membre de la société royale,
 & embrassa extérieurement la
 communion de l'église angli-
 cane. Un prêtre Catholique,
 déguisé, ayant obtenu de l'en-
 tretenir en secret dans sa der-
 niere maladie, on vit au tra-
 vers d'une porte, qu'il lui donna
 l'absolution & l'Extrême-On-
 ction. Le malade mourut le len-
 demain 30 octobre 1698, à 33
 ans. On a de lui un livre inti-
 tulé: *Evangelium Medici, seu
 de suspensis naturæ legibus, sive
 de miraculis, reliquisque quæ
 Medici indagari subjici possunt,*
 in-8°, Londres, 1697. Connor,

trop jaloux de son art, s'efforce d'expliquer, selon les principes de la médecine, les guérisons miraculeuses de l'Évangile. Le docteur anglican qui l'assista à la mort, lui en ayant parlé comme d'un livre très-suspect: il répondit qu'il ne l'avoit pas composé dans le dessein de nuire à la Religion chrétienne, & qu'il regardoit les miracles de Jesus-Christ comme un témoignage de la vérité de sa doctrine & de sa mission. On peut croire que les intentions de l'auteur n'étoient pas tout-à-fait irréligieuses; mais son ouvrage n'en est pas moins mauvais; on peut même dire qu'il est absurde; car aucun homme sensé ne s'avifera jamais de regarder comme naturelle cette multitude de guérisons opérées par une seule parole. Guillaume Ader & Thomas Bartholin, ont tout autrement raisonné sur les maladies & les guérisons dont il est parlé dans l'Évangile. « Entre les différens évé- » nemens rapportés dans l'His- » toire-Sainte, dit un auteur, » il en est dont le surnaturel » faute aux yeux de tout hom- » me de bon sens, & sur les- » quels il n'est besoin ni de dis- » sertation ni d'examen. Qu'un » malade guérisse par les re- » medes, lentement, en repre- » nant des forces peu-à-peu, » c'est la marche de la nature; » qu'il guérisse subitement à la » parole d'un homme, sans con- » server aucun reste, ni aucun » ressentiment de la maladie, » c'est évidemment un miracle. » Qu'un thaumaturge par sa » parole, ou par un simple at- » touchement, rende la vie aux » morts, la vue aux aveugles-

» nés, l'ouïe aux sourds, la » voix aux muets, la force & le » mouvement aux paralytiques, » marche sur les eaux, calme » les tempêtes sans laisser au- » cune marque d'agitation sur » les flots, raffasie cinq mille » hommes avec cinq pains, » &c., ce ne sont certainement » pas-là des œuvres naturelles. » Pour en décider, il n'est pas » nécessaire d'être médecin, » philosophe ou naturaliste; il » suffit d'avoir la plus légère » dose de bon sens ». On a encore de Connor, *Voyage en Pologne*, Londres, 1698, 2 vol. in-8^e, en anglois; estimé.

CONON, général des Athéniens, prit de bonne heure le dessein de rétablir sa patrie dans sa première splendeur. Secouru par Artaxercès qui lui avoit confié le commandement de sa flotte, il remporta sur les Lacédémoniens la victoire navale de Cnide, l'an 394 avant J. C., coula à fond 50 galeres, tua un grand nombre de soldats, & enveloppa dans le combat, l'amiral Lysandre qui y perdit la vie. Cet avantage dédommagea Athenes de toutes les pertes qu'elle avoit faites à la journée de la Chevre, 16 ans auparavant. Conon, qui venoit de donner à ses concitoyens l'empire de la mer, poursuivit ses conquêtes l'année suivante. Il ravagea les côtes de Lacédémone, rentra dans sa patrie couvert de gloire, & lui fit présent des sommes immenses qu'il avoit recueillies dans la Perse. Avec cet argent & un grand nombre d'ouvriers que les alliés lui envoyèrent, il rétablit en peu de tems le Pyrée & les murailles de la ville. Les Lacédémoniens

ne trouverent d'autre moyen de se venger de leur plus implacable ennemi, qu'en l'accusant auprès d'Artaxercès, de vouloir enlever l'Ionie & l'Eolide aux Perses, pour les faire rentrer sous la domination des Athéniens. Tiribase, satrape de Sardes, le fit arrêter sous ce vain prétexte. On n'a pas su précisément ce qu'il devint. Les uns disent que l'accusé fut mené à Artaxercès qui le fit mourir; d'autres assurent qu'il se sauva de prison. Il laissa un fils appelé Timothée, qui, comme son père, se signala dans les combats.

CONON, astronome de l'île de Samos, étoit en commerce de littérature & d'amitié avec Archimède, qui lui envoyoit de tems en tems des problèmes. C'est lui qui plaça parmi les constellations la chevelure de Bérénice, sœur & femme de Ptolomée-Evergete, vers l'an 300 avant J. C. Cette reine inquiète du sort de son époux, qui étoit alors dans le cours de ses conquêtes, fit vœu de consacrer sa chevelure, s'il revenoit sans accident. Ses desirs ayant été accomplis, elle s'acquitta de sa promesse. Les cheveux consacrés furent égarés quelque tems après. Conon, bon mathématicien, mais encore meilleur courtisan, consola Evergete désolé de cette perte, en assurant que la chevelure de Bérénice avoit été enlevée au ciel. Il y a sept étoiles près de la queue du lion, qui jusqu'alors n'avoient fait partie d'aucune constellation; l'astronome les indiquant au roi, lui dit que c'étoit la chevelure de la femme, & Ptolomée voulut bien le

croire. Catulle a laissé en vers latins la traduction d'un petit poème grec de Callimaque à ce sujet.

CONNON, originaire de Thrace, né en Sicile, pape après la mort de Jean V, le 21 octobre 686, mourut le 21 septembre de l'année suivante. C'étoit un vieillard vénérable par sa bonne mine, ses cheveux blancs, sa simplicité & sa candeur.

CONRAD, (S.) évêque de Constance, issu d'une illustre maison d'Allemagne, annonça dès son enfance qu'il seroit un Saint. Il fut envoyé de bonne heure à la célèbre école qui florissoit alors à Constance, sous la conduite de l'évêque de cette ville. Ordonné prêtre, il fut pourvu de la prévôté de la cathédrale, & ensuite élu unanimement évêque, après la mort de Noting. Conrad qui ne vouloit plus posséder que Dieu dans le monde, échangea ses biens avec son frere, contre des terres situées dans le voisinage de Constance, qu'il donna à la cathédrale & aux pauvres. » Plein de mépris pour les choses du monde, dit un historien, il se livra au service de Dieu avec une ferveur extraordinaire. Son air sérieux déceloit la profonde impression que la pensée de l'éternité faisoit sur son ame; il n'étoit cependant ni triste ni mélancolique. Sa gaieté étoit la suite de cette paix intérieure, que les événements de la vie ne troublent jamais. La simplicité chrétienne relevoit toutes ses actions; son humilité & sa piété donnoient à toute sa

» conduite un certain air de
 » dignité qui n'appartient qu'à
 » la vertu, & qui est bien fu-
 » périeur à celui que donnent
 » les grandeurs humaines. Ceux
 » qui approchoient de lui, se
 » sentoient pénétrés d'un res-
 » pect mêlé de confiance &
 » d'affection, tant son affabi-
 » lité & sa charité avoient de
 » charmes ». Conrad mourut
 en 976, après avoir rempli pen-
 dant 42 ans tous les devoirs de
 l'épiscopat avec un zèle infati-
 gable, & la plus parfaite exac-
 titude. Il s'opéra plusieurs mi-
 racles à son tombeau. Le pape
 Calixte III le canonisa vers l'an
 1120. Leibnitz a publié sa *Vie*.

CONRAD I, comte de Fran-
 conie, fut élu roi de Germa-
 nie en 912, après la mort de
 Louis IV. Othon, duc de Saxe,
 avoit été choisi par la diète;
 mais se voyant trop vieux, il
 proposa Conrad, quoique son
 ennemi, parce qu'il le croyoit
 digne du trône. « Cette action
 » n'est guere dans l'esprit de
 » ce tems presque sauvage (dit
 un historien qui contredit sou-
 vent tous ceux qui l'ont pré-
 cédé). « On y voit de l'am-
 » bition, de la fourberie, du
 » courage, comme dans tous
 » les autres siècles; mais à com-
 » mencer par Clovis (ajoute-
 r-il non moins témérairement),
 » on ne voit pas une action
 » de magnanimité ». C'est cal-
 lomnier la nature humaine. Il
 est très-sûr qu'il y avoit moins
 de raffinement dans ce siècle,
 que dans le nôtre; il y avoit
 plus de franchise, de généro-
 sité & de véritable vertu. Tous
 les peuples reconnurent Con-
 rad, à l'exception d'Arnoul,
 duc de Baviere, qui se sauva

chez les Huns, & les engagea
 à venir ravager l'Allemagne. Ils
 porterent le fer & le feu jusques
 dans l'Alsace & sur les fron-
 tieres de la Lorraine. Conrad
 les chassa par la promesse d'un
 tribut annuel, & mourut en
 918, sans laisser d'enfant mâle.
 Il imita, avant de mourir, la
 générosité d'Othon à son égard,
 en désignant pour son succes-
 seur le fils du même Othon,
 Henri qui s'étoit révolté contre
 lui.

CONRAD II, dit le *Salique*,
 fils d'Herman, duc de Franconie,
 élu roi d'Allemagne en
 1024, après la mort d'Henri,
 eut à combattre la plupart des
 ducs révoltés contre lui. Ernest,
 duc de Souabe, qui avoit aussi
 armé, fut mis au ban de l'em-
 pire. C'est un des premiers
 exemples de cette proscription,
 dont la formule étoit: *Nous dé-
 clarons ta femme veuve, tes en-
 fans orphelins, & nous t'envoyons
 au nom du diable aux quatre
 coins du monde*. L'année d'après,
 1027, Conrad passa en Italie, &
 fut couronné empereur à Rome
 avec la reine son épouse. Ce
 voyage des empereurs Alle-
 mands étoit toujours annoncé
 une année & six semaines avant
 que d'être entrepris. Tous les
 vassaux de la couronne étoient
 obligés de se rendre dans la
 plaine de Roncale, pour y être
 passés en revue. Les nobles &
 les seigneurs conduisoient avec
 eux leurs arriere-vassaux. Les
 vassaux de la couronne, qui
 ne comparoissent pas, per-
 doient leurs fiefs, aussi-bien
 que les arriere-vassaux qui ne
 suivoient pas leurs seigneurs.
 C'est depuis Conrad principa-
 lement, que les fiefs sont de-
 venus

venus héréditaires. Conrad II acquit le royaume de Bourgogne, en vertu de la donation de Raoul III, dernier roi, mort en 1033, & à titre de mari de Gisele, sœur puînée de ce prince. Eudes, comte de Champagne, lui disputa cet héritage; mais il fut tué dans une bataille en 1038. Conrad mourut à Utrecht l'année d'après, après avoir régné avec beaucoup de gloire & de piété. L'empereur S. Henri l'avoit recommandé à sa mort aux électeurs, & Conrad justifia pleinement le choix de Henri. Il fut enterré à Spire, dans le caveau qu'il avoit fait construire pour les empereurs de sa maison. Henri III, son fils, lui succéda.

CONRAD III, duc de Franconie, fils de Frédéric, duc de Souabe, & d'Agnès, sœur de l'empereur Henri V, naquit en 1094. Après la mort de Lothaire II, à qui il avoit disputé l'empire, tous les seigneurs se réunirent en sa faveur l'an 1138. Henri de Bavière, appelé le *Superbe*, s'opposa à son élection; mais ayant été mis au ban de l'empire & dépouillé de ses duchés, il ne put survivre à sa disgrâce. Le margrave d'Autriche eut beaucoup de peine à se mettre en possession de la

Bavière. Welf, oncle du défunt, repoussa le nouveau duc; mais il fut battu par les troupes impériales, près du château de Winsberg. Cette bataille est très-célebre dans l'histoire du moyen âge, parce qu'elle a donné lieu, si on en croit quelques auteurs, aux noms des *Guelfes* & des *Gibelins*. Le cri de guerre des Bavarois avoit été *Welf*, nom de leur général; & celui des Impériaux *Weiblingen*, nom d'un petit village de Souabe, dans lequel Frédéric duc de Souabe, leur général, avoit été élevé. Peu-à-peu, ces noms servirent à désigner les deux partis. Enfin ils devinrent tellement à la mode, que les Impériaux furent, dit-on, toujours appelés *Weiblingiens*, & qu'on nomma *Welfis* tous ceux qui étoient contraires aux empereurs. Les Italiens, dont la langue plus douce que l'allemande ne pouvoit recevoir ces mots barbares, les ajustèrent comme ils purent, & en composèrent leurs *Guelfes* & leurs *Gibelins*. C'est l'étymologie que quelques auteurs donnerent de ces deux noms; mais elle n'est pas avouée généralement, & il faut convenir qu'elle a un air de contrainte (*). Quoi qu'il en soit, l'expédition de

(*) D'autres rapportent ces deux noms à deux freres, *Guelfes* & *Gibel*, qui combattirent dans une sédition à Pistoie, l'aîné pour le pape Grégoire IX, & le plus jeune pour l'empereur Frédéric II. Maimbourg, dans sa *Décadence de l'Empire*, raconte ainsi l'origine de ces deux partis: " Il y avoit sur les confins de l'Allemagne & de l'Italie, vers la source du Rhin, deux maisons très-illustres & très-anciennes: l'une des Henri de Guibeling, l'autre des Guelfes d'Adorf, qui par une émulation de gloire & une jalousie d'ambition, étoient presque toujours en querelle, & causoient souvent par leur dissension, un grand désordre dans l'Empire. Les empereurs Conrad le Salique & les trois Henri ses successeurs étoient de cette première

Conrad III dans la Terre-Sainte fut beaucoup moins heureuse, que sa guerre contre la Baviere. L'intempérance fit périr une partie de son armée, peut-être aussi le poison que les Grecs étoient soupçonnés de jeter dans les fontaines. Conrad, de retour en Allemagne, mourut à Bamberg en 1152, sans avoir pu être couronné en Italie, ni laisser le royaume d'Allemagne à son fils. Quelques auteurs ont raconté le trait suivant de ce prince. Après la prise de Winfberg, il ordonna de faire prisonniers tous les hommes, & de donner la liberté aux femmes. Conrad accorda à celles-ci d'emporter ce qu'elles pourroient. Elles prirent leurs maris sur leur dos, & leurs enfans sous leurs bras. L'empereur, touché de cette expression vive & pittoresque de l'amour conjugal, pardonna à tous les habitans.

CONRAD IV, duc de Souabe, & fils de Frédéric II, proclamé roi des Romains à l'âge de 8 ans, tâcha de se faire élire empereur après la mort de ce prince en 1250. Le pape Innocent IV qui lui connoissoit des sentimens trop semblables à ceux de son pere, s'y opposa. Conrad passa en Italie pour s'en venger; il prit Naples, Capoue, Aquino, & mourut bientôt après à la fleur de son âge, l'an 1254. On accusa Mainfroi, fils naturel de son pere, de l'avoir fait empoisonner, comme il avoit empoisonné Frédéric son pere.

CONRAD, de précepteur

de l'empereur Henri IV, devint l'an 1075 évêque d'Utrecht. Il n'est guère connu que par son zèle excessif pour cet empereur contre le pape Grégoire VII. Il fut assassiné l'an 1099 dans son palais, où il étoit en priere après avoir dit la Messe. Les uns en accusent les partisans du marquis d'Egbert, dont ce prélat retenoit les terres, que l'empereur lui avoit données jusqu'à trois fois; les autres, un maçon, dont il avoit surpris le secret pour bâtir solidement une église en terre marécageuse. On lui attribue divers Ecrits en faveur d'Henri IV, dans le *Recueil des Pièces apologetiques* de cet empereur, Mayence, 1520, & Hanovre, 1611, in-4^o.

CONRAD, de Mayence, *Conradus Episcopus*, auteur de la *Chronique de Mayence*, depuis 1140 jusqu'en 1250, imprimée à Bâle en 1525, in-fol., & dans les recueils de Reuberus & d'Urficius: compilation indigeste, mais utile pour l'histoire de ce tems-là.

CONRAD, cardinal, archevêque de Mayence, mort en 1202, fut élevé à la pourpre par Alexandre III; & l'on dit que c'est le premier qui ait été cardinal, n'étant pas de Rome ni d'Italie.

CONRAD DE LICHTENAU, ainsi appelé, parce qu'il étoit né dans une petite ville de ce nom en Franconie, connu aussi sous le nom d'*Abbas Usspergensis*; ordonné prêtre l'an 1202, entra chez les Prémontrés en

„ maison; & la seconde a produit les ducs de Baviere, fort connus „ sous le nom de Guelfes „ On ne peut disconvenir que cette dernière origine ne soit la plus naturelle & la plus vraisemblable.

1207, fut nommé à la prévôté d'Usparg, dans le diocèse d'Aufbourg, l'an 1215, qui fut érigée en abbaye, & dont il devint le premier abbé, & mourut vers 1240. Il a laissé une *Chronique* qui commence à Bélus, roi des Assyriens, finit à l'an 1229, & qui fut continuée par un anonyme, depuis Frédéric II jusqu'à Charles-Quint. La seconde édition de Bâle en 1569, in-fol., est enrichie de cette continuation. L'auteur flatte trop les empereurs, & ne ménage pas assez les pontifes Romains qui ont eu des différends avec eux. C'est pour cela que Mélancthon s'empessa d'en donner une édition à Bâle l'an 1540, in-fol.

CONRADIN ou **CONRAD le Jeune**, fils de Conrad IV & d'Elisabeth, fille d'Orthon, duc de Bavière, n'avoit que trois ans lorsque son pere mourut, laissant la régence du royaume de Naples à Mainfroi, prince odieux par toutes sortes de crimes, qui usurpa l'héritage de son pupille, & gouverna en tyran. Urbain IV fatigué des courses qu'il ne cessoit de faire sur les terres de l'Eglise, appella Charles d'Anjou, & lui donna en qualité de seigneur suzerain, l'investiture de ce royaume défolé. Après la mort de Mainfroi, tué dans une bataille perdue contre Charles, Conradin vint réclamer ses droits. Les Gibelins d'Italie le reçurent dans Rome au Capitole, comme un empereur. Tous les cœurs étoient à lui, & par une destinée singulière, dit un historien, les Romains & les Musulmans se déclarerent en même tems en sa faveur. D'un côté,

l'infant Henri, frere d'Alfonse X, roi de Castille, vrai chevalier-errant, passe en Italie, & se fait déclarer sénateur dans Rome, pour y soutenir les droits de Conradin. De l'autre, un roi de Tunis lui prête de l'argent & des galeres; & tous les Sarrafins restés dans le royaume de Naples, prennent les armes pour le défendre. Ces secours furent inutiles. Conradin, fait prisonnier après avoir perdu une bataille, eut la tête tranchée par la main du bourreau, au milieu de la place de Naples en 1269. Ce prince malheureux jeta son gant de l'échafaud dans la place, pour marque de l'investiture qu'il donnoit à celui de ses parens qui voudroit le venger. Un cavalier ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques, roi d'Aragon, qui avoit épousé une fille de Mainfroi. C'est ainsi que fut éteinte, par la mort la plus ignominieuse, cette race des princes de Souabe, qui avoit produit tant de rois & d'empereurs. L'infortuné Conradin n'avoit que 17 ans, lorsqu'il fut décapité. Il est très-faux que le pape Clément IV ait conseillé ou approuvé cette barbarie. *Voyez son article.*

CONRART, (Valentin) conseiller-secrétaire du roi, né à Paris en 1603. L'académie françoise le regarde comme son pere. Ce fut dans sa maison, que cette compagnie se forma en 1629, & s'assembla jusqu'en 1634. Conrart contribuoit beaucoup à rendre ces assemblées agréables, par son goût, sa douceur & sa politesse. Aussi, quoiqu'il ignorât absolument les langues mortes, & quoique ses

Lettres à Felibien, Paris, 1681, in-12, son *Traité de l'Action de l'Orateur*, Paris, 1657, in-12, qui a reparu en 1686, sous le nom de *Michel le Faucheur*, & quelques autres petits morceaux qui nous restent de lui, n'aient pas un grand mérite, il a encore de la célébrité. Conrart mourut en 1675. Il étoit de la religion Prétendue Réformée. On dit qu'il revoyoit les écrits du ministre Claude, avant que celui-ci les publiât. Conrart étoit parent de Godeau, depuis évêque de Vence. Lorsque celui-ci venoit de la province, il logeoit chez lui; les gens-de-lettres s'y assembloient, pour entendre l'abbé faire la lecture de ses poésies: & voilà la première origine de l'académie.

CONRINGIUS, (Hermannus) professeur de droit à Helmstadt, né à Norden en Frise en 1606, mort en 1681, fut consulté par plusieurs princes sur les affaires d'Allemagne & sur l'histoire moderne, qu'il possédoit parfaitement. On a de lui beaucoup d'ouvrages de jurisprudence & d'histoire. I. *De Antiquitatibus academicis dissertationes septem*. Ces dissertations, réimprimées en 1739, in-4°, sont savantes & curieuses. II. *Opera juridica, politica & philosophica*. III. *De origine juris Germanici*, &c. Son patriotisme & sa crédulité lui ont fait avancer bien des choses au hazard, sur-tout lorsqu'elles ont paru favorables à son pays. Le corps des ouvrages de Conringius a paru en 7 vol. in-folio, à Brunswick, 1730.

CONSENTES, nom qu'on donnoit aux Dieux & aux Déeses du premier ordre. Ils étoient

douze, savoir: Jupiter, Neptune, Mars, Apollon, Mercure, Vulcain, Junon, Vesta, Minerve, Vénus, Diane, Cérès. Ces 12 divinités présidoient aux 12 mois de l'année. Chacune avoit un mois qui lui étoit assigné; & leurs douze statues, enrichies d'or, étoient élevées dans la grande place de Rome. On appelloit leurs fêtes, *Consentes*.

CONSTANCE, (S.) un des premiers magistrats de la ville de Treves, souffrit le martyre au troisieme siecle de l'Eglise sous Rictiovarus, préfet des Gaules, avec Palmace, Thyrfé, Crescence, Justin, Léandre, Alexandre, Soter, Hormisda, Papyrius, Constant, Jovinien, & une multitude innombrable d'habitans de la même ville de tout âge, de tout sexe & de toute condition. S. Félix, évêque de Treves, transféra au 4e. siecle les corps des saints martyrs qu'on vient de nommer & de plusieurs autres, dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous, dans l'église de la Ste. Vierge, hors des murs, où il venoit de déposer également le corps de S. Paulin, un de ses prédécesseurs. Cette église qui, à raison de l'ancienneté de sa fondation, ne le cede à aucune des Gaules, est encore jusqu'à ce jour dépositaire de ces précieux trésors.

CONSTANCE I, surnommé *Chlore* à cause de sa pâleur, fils d'Eutrope & pere de Constantin, dut le jour à un seigneur distingué de la Haute-Mésie vers l'an 250. Connu de bonne heure pour un homme plein de sagesse & de courage, il fut nommé César

en 292, & mérita ce titre par ses victoires dans la Grande-Bretagne & dans la Germanie. Il répudia alors sa première femme, pour épouser Théodora, fille de Maximilien-Hercule, collègue de Dioclétien. Devenu empereur par l'abdication de Dioclétien, il partagea l'Empire avec Galere-Maximien en 305. Il s'attacha à faire des heureux, & y réussit. Les Chrétiens ne furent point tourmentés dans les pays de son obéissance. Il feignit de vouloir chasser de son palais ceux de ses officiers, qui ne renonceroient pas au Christianisme. Il y en eut quelques-uns qui sacrifièrent leur religion à leurs intérêts; & d'autres qui aimèrent mieux perdre leurs charges, que de trahir leur conscience. Il ne voulut plus voir les premiers, disant que des lâches qui avoient trahi leur Dieu, trahiroient bien plus aisément leur prince; & il confia aux seconds sa personne, ses secrets, après les avoir comblés de bienfaits. Ce grand prince mourut à Yorck en 306, après avoir déclaré César son fils Constantin. On lit dans Eusebe qu'avant de mourir, il déclara qu'il croyoit au vrai Dieu. On doit souhaiter que cette croyance ait eu l'étendue, la force, & les lumières divines que suppose la foi chrétienne. La valeur de Constance-Chlore n'ôta rien à son humanité. Empereur, il fut modeste & doux. Maître absolu, il donna par ses vertus des bornes à un pouvoir qui n'en avoit pas. Il n'eut point de trésor, parce qu'il vouloit que chacun de ses sujets en eût un. Dioclétien, avant son abdication, s'étant plaint à lui par

ses ambassadeurs, de ce qu'il négligeoit de remplir ses coffres, pour servir dans le besoin, il demanda quelque tems, & promit de montrer un grand trésor. Il fit savoir à ses amis & au peuple la circonstance où il se trouvoit, & les pria de lui prêter ce qu'ils pourroient, s'engageant à le leur rendre sous peu de jours: ses appartemens furent aussi-tôt remplis d'or, d'argent & de pierreries d'un grand prix. Il y fit alors entrer les ambassadeurs; & les voyant étonnés, il leur dit qu'ils ne pouvoient plus douter que l'amour & les richesses du peuple ne fussent un trésor assuré pour un prince. Les jours de fêtes, il empruntoit la vaisselle d'or & d'argent de ses amis, parce qu'il n'en avoit pas lui-même. Tandis que les autres empereurs, ses collègues, persécutoient par une superstition inquiète & féroce, les Chrétiens qu'ils ne connoissoient pas; Constance les connut, & en devint le protecteur.

CONSTANCE II, (*Flavius Julius Constantius*) second fils de Constantin le Grand, & de Fausta sa seconde femme, naquit à Sirmich l'an 317, de l'ère chrétienne. Il fut fait César en 323, & élu empereur en 337. Les soldats, pour assurer l'empire aux trois fils de Constantin, massacrèrent leurs oncles, leurs cousins, & tous les ministres de ce prince, à l'exception de Julien l'Apostat & de Gallus son frere. Quelques historiens ont soupçonné Constance d'avoir été l'auteur de cet horrible massacre: S. Athanase le lui reproche ouvertement; & le caractère qu'il décèle, lorsqu'il

fut empereur, semble confirmer ce reproche. Après cette exécution barbare, les fils de Constantin se partagerent l'empire. Constance eut l'Orient, la Thrace & la Grece. Il marcha l'an 338 contre les Perses qui assiégeoient Nisibe, & qui leverent le siege & se retirerent sur leurs terres, après avoir été vaincus près de cette ville. Ces avantages furent de peu de durée. Les généraux Perses, vainqueurs à leur tour, taillerent en pieces ses armées, & remporterent neuf victoires signalées. L'Occident n'étoit pas plus tranquille que l'Orient. Magnence, germain d'origine, proclamé empereur à Autun par ses soldats, & Vetricion élu aussi vers le même tems à Sirmich, dans la Pannonie, s'étoient partagé les états de Constantin le jeune & de Constant. Constance leur frere marcha contre l'un & l'autre, Vetricion, abandonné de ses soldats, vint implorer la clémence de l'empereur, & en obtint des biens suffisans pour passer le reste de sa vie dans l'abondance. Magnence, vaincu à la bataille de Murse, aujourd'hui Esseck, après une vigoureuse résistance, fut obligé de prendre la fuite. Magnence, défait de nouveau dans les Gaules par les lieutenans de Constance, se donna la mort, pour ne pas tomber dans les mains du vainqueur. Ainsi tout l'empire Romain, partagé entre les trois enfans de Constantin, se vit alors réuni l'an 353 sous l'autorité d'un seul. Constance n'ayant plus de rival à craindre, s'abandonna à toute la rage de son ressentiment. Il suffisoit d'être

soupponné d'avoir pris le parti de Magnence, d'être dénoncé par le plus vil délateur, pour être privé de ses biens, emprisonné, ou puni de mort. Qui-conque passoit pour riche, étoit nécessairement coupable. Trois ans après, en 356, Constance vint à Rome pour la première fois, y triompha, & s'y fit mépriser. On transporta par ses ordres l'obélisque que Constantin avoit tiré d'Héliopole en Egypte, & il fut dressé dans le Grand-Cirque. Les prospérités de Julien, alors vainqueur dans les Gaules, réveillerent sa jalousie, sur-tout lorsqu'il apprit, au milieu de l'Asie où il étoit alors, que l'armée lui avoit donné le titre d'Auguste. Il marchoit à grandes journées contre lui, lorsqu'il mourut à Mopfueste, au pied du Mont-Taurus, l'an 361. Euzoïus, arien, lui donna le baptême, quelques momens avant sa mort. Cette secte avoit triomphé sous son regne, & la vérité & l'innocence furent opprimées. On fait avec quel courage, Osius, évêque de Cordoue, résista à l'injuste demande de cet empereur, qui vouloit faire déposer S. Athanase, parce qu'il s'opposoit aux vues pernicieuses des Ariens (voyez OSIUS). Ce prince ambitieux, jaloux, méfiant, gouverné par ses eunuques & ses courtisans, fut enfin dupe de ses foiblesses; & s'il n'eût perdu la vie, dit un historien, il eût au moins perdu l'empire. Un autre historien en parle de la maniere suivante. » Foible, inconstant, curieux » & superstitieux, mais par-des » sus tout, poussé de la ma- » nie de dogmatiser, Constance

fit plus de mal à la vraie Religion, que les persécuteurs infidèles. Séducteur d'abord, & tout le tems qu'il eut quelque chose à craindre; violent & cruel, depuis qu'il se vit maître absolu de l'Empire, sa mort eût été un sujet de joie pour tout le monde chrétien, si à un persécuteur hérétique n'eût succédé un apostat idolâtre. Ce fut Julien.

CONSTANCE de Nyffe, général des armées Romaines, chassa les Goths des Gaules, & fit prisonnier le rebelle Attalus. Honorius lui fit épouser sa sœur Placidie en 417, & l'associa à l'empire; mais il ne jouit pas long-tems de cet honneur, & mourut en 421, regretté comme un guerrier & un politique. Valentinien III, son fils, régna après lui dans l'Occident.

CONSTANCE, fils d'un cabaretier de Céphalonie, suivant le chevalier de Forbin, ou d'un noble Vénitien qui étoit fils du gouverneur de cette isle, selon d'autres; devint par son esprit, Barcelon, c'est-à-dire premier ministre ou grand-visir du royaume de Siam. Il s'occupa d'abord des intérêts de sa religion, & engagea le roi à se lier avec Louis XIV. Trois Siamois partirent pour la France avec de grands présens, chargés de déclarer que le prince indien, charmé de la gloire du monarque François, ne vouloit faire de traité de commerce qu'avec sa nation, qu'il n'étoit pas même éloigné de se faire chrétien. Les premiers envoyés périrent sur mer en 1680; les seconds arrivèrent à Versailles en 1684. Louis XIV, toujours

prêt à seconder les moyens de propager le Christianisme, envoya au roi de Siam deux ambassadeurs, le chevalier de Chaumont, l'abbé de Choisi, & six Jésuites. Ils furent magnifiquement reçus. Le roi de Siam promit de s'instruire de notre Religion. Mais quelques mandarins, à la tête desquels étoit Pittracha, fils de la nourrice du roi, formerent une conspiration pour chasser les François du pays & se rendre maîtres des affaires. Constance périt dans les tourmens. Pittracha tint le roi captif dans son palais, & monta sur le trône après sa mort, non sans soupçon d'avoir abrégé les jours de son maître. La femme de Constance fut d'abord sollicitée par le fils de Pittracha à entrer dans son ferrail; mais l'ayant refusé, elle fut condamnée à servir dans la cuisine de l'usurpateur, qui lui confia depuis l'éducation de ses enfans. On a deux *Vies* de Constance: l'une par le P. d'Orléans, 1690, in-12, qui le représente comme un homme de bien & un chrétien zélé; l'autre par Deslandes, 1755, in-12, qui le peint avec les couleurs les plus noires; mais comme tout ce qui tenoit à la Religion étoit odieux à cet écrivain, & que Constance en avoit assez fait pour mériter sa haine, son témoignage doit paroître plus que suspect. Il est d'ailleurs à présumer qu'on connoissoit mieux le ministre Siamois en 1690 qu'en 1755.

CONSTANT I, (*Flavius Julius Constans*) troisième fils de Constantin le Grand & de Fausta, naquit en 320, & fut proclamé César en 333. Il eut

l'Italie, l'Afrique, l'Illyrie au partage des états de son pere; & les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne, après la mort de Constantin son frere, qui venoit de lui déclarer la guerre. Constant, maître de tout l'Occident, protégea la vérité contre les erreurs des Ariens. Les hérétiques profitant de la facilité de Constance pour persécuter les Catholiques, il lui écrivit que s'il ne rendoit pas justice à S. Athanase, il iroit lui-même à Alexandrie le rétablir, en chasser ses ennemis, & les punir comme ils le méritoient. Il fit convoquer le concile de Sardique en 347, & s'efforça d'éteindre le schisme des Donatistes. Ce protecteur de l'Eglise périt d'une maniere bien funeste. Magnence s'étant fait proclamer empereur en Afrique, le fit tuer à Elne dans les Pyrénées l'an 350. Les Chrétiens ont beaucoup loué ce prince. Les Païens l'ont accusé des plus grands vices; mais comme il se déclara contre ces derniers, leur témoignage doit paroître suspect. Constant n'avoit que 30 ans, lorsqu'il fut égorgé; il en avoit régné 13.

CONSTANT II, empereur d'Orient, fils d'Heraclius-Constantin & petit-fils d'Heraclius, fut mis à la place de son oncle Heracleonas en 641. Les Monothélites l'avoient élevé; il les protégea & s'en laissa gouverner. Le patriarche Paul, maître de son esprit l'engagea à supprimer l'*Ethèse*, & à mettre en sa place le *Type*. C'étoit un édit, dans lequel, après avoir exposé les raisons pour & contre, on défendoit aux orthodoxes & aux hérétiques de dis-

puter sur les deux volontés de J. C. Le pape Martin I, nouvellement élevé sur la chaire de Rome, condamna le *Type* en 649 dans le concile de Latran. Constant, irrité contre Théodose son frere, à qui le peuple marquoit beaucoup d'amitié, le força à se faire ordonner diacre, de peur qu'on ne l'élevât à l'Empire; mais cette cérémonie ne le rassurant point, il le fit massacrer inhumainement. Les remords, fruits amers du crime, l'assaillirent aussi-tôt, & présentoient sans relâche à son esprit égaré, l'image de Théodose, qui le poursuivoit un calice à la main, en lui disant: *Bois, frere barbare!* L'an 662 il passa en Italie, pour réduire les Lombards; & de là à Rome, où il enleva tout ce qui servoit à décorer cette ville. Après l'avoir dépouillée de tout ce que la fureur & l'avarice des barbares n'avoient pu enlever, il alla en Sicile y établir sa cour. Aussi mauvais prince à Syracuse qu'à Rome, il ruina les peuples par ses exactions, & enleva des églises les trésors, les vases sacrés, & jusqu'aux ornemens des tombeaux, & fit périr les plus grands seigneurs dans les tourmens. André, fils du patrice Troïle, le suivit un jour aux bains, sous prétexte de le servir; il prit le vase avec lequel on versoit de l'eau, & lui en donna un coup si violent sur la tête, qu'il le renversa mort l'an 668. Odieux aux peuples, encore plus odieux à sa famille, persécuteur des Catholiques, ce tyran ne fut pleuré de personne. Il eut tous les défauts, sans aucune vertu. Il vit avec tranqui-

lité les Sarrafins conquérir ses états, s'emparer de l'Afrique & d'une partie de l'Asie, sans ofer paroître à la tête de ses troupes.

CONSTANT, (Germain) juge-garde de la monnoie de Toulouse, publia en 1657, à Paris, un savant *Traité de la Cour des Monnoies & de l'étendue de sa Jurisdiction*, 1 vol. in-fol. L'auteur avoit fouillé dans les archives publiques, dans les dépôts, dans les bibliothèques, dans plusieurs cabinets de savans.

CONSTANT, (Jacques) médecin célèbre de Laufanne, mort en 1730, a laissé plusieurs ouvrages utiles. Tels sont: I. *Le Médecin, Chirurgien & Apothicaire charitable*, avec un *Traité de la peste*, Lyon, 1683, 3 vol. in-8°. II. *Pharmacopée des Suisses*, 1709, in-12.

CONSTANT, (David) professeur de théologie dans l'académie de Laufanne, né en 1638, mort en 1733, s'est fait connoître des savans par plusieurs ouvrages pleins d'érudition. Il étoit en commerce littéraire avec Daillé, Amyrault, Turretin, Bayle, Mestrezat. On a de lui: I. Des éditions de *Florus*, des *Offices de Cicéron* & des *Colloques d'Erasme*, enrichies de remarques choisies & judicieuses. II. Des *Dissertations sur la Femme de Loth*, le *Buisson de Moïse*, le *Serpent d'airain*, & le *Passage de la Mer-Rouge*. Ces dissertations, estimées pour le style & pour le fond, sont en latin. III. Un *Abrégé de Politique*, dont on a une édition de 1687, fort augmentée. IV. Son *Système de Morale théologique*, en 25 dissertations.

CONSTANTIA, (Flavia Julia) fille ainée de l'empereur Constance-Chlore & de Theodora, joignoit à une beauté régulière & à un esprit pénétrant, un courage au-dessus de son sexe & une vertu qui ne se démentit jamais. On croit qu'elle embrassa le Christianisme en 311, avec son frere Constantin, qui lui fit épouser deux ans après Licinius. Les deux beaux-freres s'étant brouillés irrémédiablement, la guerre fut allumée pour savoir qui resteroit maître de l'Empire. Le sort des armes fut funeste à Licinius. Après avoir été vaincu dans trois batailles rangées, il fut étranglé par ordre de Constantin, qui lui avoit déjà une fois accordé la paix, que l'inquiet Licinius ne tarda pas à rompre. A peine Constantia avoit-elle achevé le tems du deuil de son époux, qu'elle perdit Licinius son fils unique, prince d'une grande espérance, & qui faisoit toute sa consolation. Constantin l'immola à la sûreté de ses fils, & le fit mettre à mort à l'âge de 12 ans. Constantia étouffa ses soupirs; & après la mort d'Hélène, mere de Constantin, elle eut le plus grand ascendant sur l'esprit de son frere. Elle soutint à la cour les Ariens dont elle avoit embrassé les erreurs, à la persuasion d'Eusebe de Nicomédie, & mourut dans leur communion vers 330.

CONSTANTIA, (Flavia Julia) première femme de l'empereur Gratien, étoit fille posthume de Constance II & de Faustine. Elle naquit en 362. Le tyran Procope, qui se disoit son parent, s'étant fait recon-

noître empereur en 366, porta cette enfant illustre dans ses bras, pour s'attacher les soldats, à qui la mémoire de Constance étoit chère. Constantia étoit dans sa 13^e. année, lorsqu'elle quitta Constantinople pour aller épouser Gratien, qui l'aima passionnément, & qui la perdit l'an 383. Elle n'avoit que 21 ans.

CONSTANTIN, syrien, fut élevé sur la chaire de Rome après la mort de Sisinnius, le 25 mars 708. Ce pontife eut la satisfaction d'apprendre que les Pictes ou Ecoissois, venoient d'être ramenés par les soins de S. Céolfrid, abbé des célèbres monasteres de Viremouth & de Jarrou, aux usages de l'Eglise universelle. Mais il eut en même tems des nouvelles bien capables d'altérer sa joie. L'empereur Justinien, toujours fort ardent pour la réception de sa nouvelle discipline, invita le pape, d'une maniere qui avoit tout l'air d'un commandement à le venir trouver en Grece. On n'avoit point oublié à Rome, ce qui étoit arrivé au pape S. Martin, dans un voyage de cette nature. Malgré tout ce qu'il y avoit à redouter de la violence naturelle de cet empereur, Constantin se résolut à partir, en remettant tout le soin de sa personne à la Providence. » Son espoir, dit un auteur, » ne fut pas trompé. Si le prince » eut de mauvais desseins, la » présence du pontife lui im- » posa tellement, qu'il ne lui » dit pas un seul mot de l'objet » pour lequel il l'avoit fait venir. A Nicomédie où se fit » l'entrevue, le pape célébra » les saints mysteres; l'empereur communia de sa main,

» le pria d'intercéder pour ses » péchés, & renouvela tous » les privileges accordés par » ses prédécesseurs à l'Eglise » Romaine ». Ce n'est pas le seul exemple de changement subit & inattendu, qu'ait produit dans des princes altiers & superbes, la présence du pontife des Chrétiens. Le pape reçut des honneurs extraordinaires dans toutes les autres villes. Il mourut le 9 avril 715, après avoir illustré la tiare par son zele & par ses vertus. Grégoire II lui succéda.

CONSTANTIN-TIBERE, anti-pape, s'empara du Saint-Siege avant l'élection d'Etienne III, sans avoir la tonsure cléricale. Il fut tonsuré & sacré évêque de Rome par George, évêque de Prénefte. Tout trembloit devant la faction de l'anti-pape, qui demeura plus d'un an en possession du Saint-Siege. C'est le premier exemple d'une usurpation aussi violente. Le Seigneur marqua d'une maniere également frappante, quelle peine méritoient ceux-mêmes qui ne s'étoient prêtés que par crainte, à un attentat si scandaleux. Peu de jours après la consécration sacrilege de Constantin, l'évêque de Prénefte fut attaqué d'une maladie qui lui ôta le mouvement de tous ses membres, & fit tellement retirer sa main droite, qu'il ne pouvoit plus la porter à sa bouche; il mourut en cet état, après quelque tems d'une triste langueur. Quant à Constantin, il fut chassé le 6 août 762, de l'Eglise de Rome, condamné à perdre la vue, & enfermé dans un monastere.

CONSTANTIN, (*Flavius*

Valerius Constantinus) dit le *Grand*, fils de *Constance Chlore* & d'*Hélène*, naquit à Naïsse, ville de *Dardanie*, en 274. Lorsque *Dioclétien* associa son pere à l'empire, il garda le fils auprès de lui, à cause des agréments de sa figure, de la douceur de son caractère, & surtout de ses qualités militaires. Après que *Dioclétien* & *Maximien-Hercule* eurent abdiqué l'Empire, *Galere*, jaloux de ce jeune prince, l'exposa à toutes fortes de dangers pour se délivrer de lui. *Constantin* s'étant aperçu de son dessein, se sauva auprès de son pere. L'ayant perdu peu après son arrivée, il fut déclaré empereur à sa place en 306; mais *Galere* lui refusa le titre d'*Auguste*, & ne lui laissa que celui de *César*. Il hérita pourtant des pays qui avoient appartenu à son pere, des *Gaules*, de l'*Espagne*, de l'*Angleterre*. Ses premiers exploits furent contre les *Francs*, qui alors ravageoient les *Gaules*. Il fait deux de leurs rois prisonniers; il passe le *Rhin*, les surprend & les taille en pièces. Ses armes se tournerent bientôt contre *Maxence*, ligué contre lui avec *Maximin*. Comme il marchoit à la tête de son armée pour aller en *Italie*, on assure qu'il aperçut, un peu après-midi, une croix lumineuse au-dessous du soleil, avec cette inscription: *In hoc signo vinces*: (C'est par ce signe que tu vaincras). *Jésus-Christ* lui apparut, dit-on, la nuit suivante: il crut l'entendre, qui lui disoit de se servir pour étendard de cette colonne de lumière, qui lui avoit apparu en forme de croix. A son ré-

veil il donna des ordres pour faire cette enseigne, qui fut nommée le *Labarum*; elle figuroit une espece de *P*, traversé par une ligne droite; ce qui représentoit outre la croix, les deux premières lettres grecques du mot *Christ*. L'abbé *Voisin* a savamment défendu cette vision de *Constantin* dans une Dissertation publiée en 1774, contre *Godefroy*, *Hornbeck*, *Oisiel* & *Tollius*, qui ont exercé contre cette fameuse apparition une critique déraisonnable. Quelques jours après, le 28 octobre 312, ayant livré bataille proche les murailles de *Rome*, il défit les troupes de *Maxence*, qui, obligé de prendre la fuite, se noya dans le *Tibre*. Le lendemain de sa victoire, *Constantin* entra en triomphateur dans *Rome*. Il fit sortir de prison tous ceux qui y étoient détenus par l'injustice de *Maxence*, & fit grace à tous ceux qui avoient pris parti contre lui. Le sénat le déclara premier *Auguste*, & grand-prêtre de *Jupiter*, quoiqu'il fût alors catéchumene, singularité qu'on remarque dans tous les successeurs jusqu'à *Gratien*. L'année suivante 313 est remarquable par l'édit de *Constantin* & de *Licinius*, en faveur des *Chrétiens*. Ces princes donnoient la liberté de s'attacher à la religion qu'on croiroit la plus convenable, & ordonnoient de faire rentrer les *Chrétiens* dans la possession des biens qu'on leur avoit enlevés durant les persécutions. Il fut défendu, non-seulement de les inquiéter, mais encore de les exclure des charges & des emplois publics. C'est depuis ce rescript qu'on

doit marquer la fin des persécutions, le triomphe du christianisme, & la ruine de l'idolâtrie. Licinius, jaloux de la gloire de Constantin, conçut une haine implacable contre lui, & recommença à persécuter les Chrétiens. Les deux empereurs prennent les armes; ils se rencontrent le 8 octobre 314, auprès de Cibales en Pannonie. Avant que de combattre, Constantin, environné des évêques & des prêtres, implora avec ferveur le secours du Dieu des Chrétiens. Licinius, s'adressant à ses devins & à ses magiciens, demanda la protection de ses dieux. On en vint aux mains: le dernier fut vaincu, & contraint de prendre la fuite. Il envoya demander la paix au vainqueur, qui la lui accorda; mais la guerre se ralluma bientôt. Licinius, irrité de ce que Constantin avoit passé sur ses terres pour combattre les Goths, viola le traité de paix. Constantin remporta sur lui une victoire signalée près de Chalcedoine, & poursuivit le vaincu qui s'étoit sauvé à Nicomédie. Il l'atteignit, & le fit étrangler en 323. Par cette mort, le vainqueur devint maître de l'Occident & de l'Orient. Il ne s'occupait plus qu'à assurer la tranquillité publique, & à faire fleurir la Religion. Il abolit entièrement les lieux de débauche. Il voulut que tous les enfans des pauvres fussent nourris à ses dépens. Il permit d'affranchir les esclaves dans les églises, en présence des évêques & des pasteurs: cérémonie qui ne se faisoit autrefois qu'en présence des préteurs. Il permit par un édit de se plaindre de ses

officiers, promettant d'entendre lui-même les dépositions, & de récompenser les accusateurs, lorsque leurs plaintes seroient fondées. Il permit non-seulement aux Chrétiens de bâtir des églises, mais encore d'en prendre la dépense sur ses domaines. Au milieu des embarras du gouvernement & des travaux de la guerre, il pensa aux différends qui agitoient l'Eglise. Il convoqua le concile d'Arles, pour faire finir le schisme des Donatistes. Un autre concile écuménique, assemblé à Nicée en Bithynie, l'an 325, à ses frais, fut honoré de sa présence. Il entra dans l'assemblée revêtu de la pourpre, demeura debout jusqu'à ce que les évêques l'eussent prié de s'asseoir, & baisa les plaies de ceux qui avoient confessé la foi de J. C. pendant la persécution de Licinius. « Constantin, dit un au-
 » teur, ne fut point un prince
 » peu jaloux de son autorité,
 » ni incapable d'en connoître
 » l'étendue & les bornes; on
 » peut en juger par ses *Loix*.
 » Lorsqu'il embrassa le chris-
 » tianisme, il ne put igno-
 » rer le nombre des conciles
 » qui avoient été tenus dans
 » l'empire, ni les décrets de
 » discipline qui y avoient été
 » faits, ni le pouvoir que s'at-
 » tribuoient les évêques. Pré-
 » sent au concile de Nicée, il
 » ne leur contesta pas plus le
 » droit de fixer la célébration
 » de la Pâque, que le pouvoir
 » de décider le dogme atta-
 » qué par Arius. Il ne réclama
 » contre aucun des décrets de
 » discipline portés par les au-
 » tres conciles, tenus sous son
 » regne: au contraire, il ne

» crut pouvoir faire un usage
 » plus utile de l'autorité sou-
 » veraine que de les soutenir,
 » & les faire observer. Nous
 » savons bien que les incré-
 » dules ne lui pardonnent pas
 » cette conduite; mais tout
 » homme sage peut juger si
 » l'on doit s'en rapporter à
 » eux plutôt qu'à lui ». Les
 Ariens, outrés de ce qu'il s'étoit
 déclaré contre eux, jeterent des
 pierres à ses statues. Ses cour-
 tisans l'exhorterent à s'en ven-
 ger, lui disant qu'il avoit la face
 toute meurtrie; mais ayant
 passé sa main sur son visage, il
 dit en riant: *Je n'y sens aucun*
mal: & ne voulut tirer aucune
 vengeance de ces insultes. Con-
 stantin avoit formé depuis quel-
 que tems le projet de fonder
 une nouvelle ville, pour y éta-
 blir le siege de l'empire. C'é-
 toit bien mal connoître, dit
 l'abbé de Mably, les intérêts
 de l'empire; mais il étoit dé-
 cidé par les décrets éternels,
 que Rome n'auroit plus d'au-
 tre splendeur que celle que lui
 donneroit le siege de son pon-
 tific & sa qualité de capitale
 du Monde-Chrétien. Les fon-
 demens de Constantinople fu-
 rent jetés le 26 novembre 329,
 à Byzance dans la Thrace, sur
 le détroit de l'Hellespont, en-
 tre l'Europe & l'Asie. Cette
 ville avoit été presqu'entière-
 ment ruinée par l'empereur Sé-
 vere; Constantin la rétablit,
 en étendit l'enceinte, la décora
 de quantité de bâtimens, de
 places publiques, de fontai-
 nes, d'un cirque, d'un palais,
 & lui donna son nom qu'elle
 conserve encore aujourd'hui.
 Byzance, ajoute l'auteur déjà
 cité, devint la rivale de Rome,

ou plutôt lui fit perdre tout son
 éclat; & l'Italie tomba dans le
 dernier abaissement. La misere
 la plus affreuse y régna, au
 milieu des maisons de plaisance,
 & des palais à demi-ruinés, que
 les maîtres du monde y avoient
 autrefois élevés. Toutes les ri-
 chesses passerent en Orient, les
 peuples y porterent leurs tributs
 & leur commerce, & l'Occi-
 dent fut en proie aux barbares.
 Une suite encore plus fâcheuse
 de la transmigration de Con-
 stantin, ce fut de diviser l'em-
 pire. Les empereurs d'Orient,
 dans la crainte d'irriter les bar-
 bares & de les attirer sur leurs
 domaines, n'osèrent donner au-
 cun secours à l'Occident. Ils
 lui susciterent même quelque-
 fois des ennemis, & donnerent
 une partie de leurs richesses aux
 Vandales & aux Goths, pour
 acquérir le droit de consumer
 l'autre dans les plaisirs. Con-
 stantin ne se borna pas à cette
 translation: il changea la cons-
 titution du gouvernement, di-
 visa l'empire en quatre parties,
 sur lesquelles présidoient quatre
 principaux gouverneurs, nom-
 més préfets du prétoire. Ces 4
 parties, considérées ensemble,
 comprenoient 14 dioceses, dont
 chacun avoit un vicaire, ou lieu-
 tenant, subordonné au préfet qui
 résidoit dans la capitale du dio-
 cese. Les dioceses contenoient
 120 provinces, régies chacune
 en particulier par un président,
 dont le séjour ordinaire étoit la
 plus considérable ville de la pro-
 vince. Constantin, après avoir
 affoibli Rome, frappa un autre
 coup sur les frontieres. Il ôta
 les légions qui étoient sur les
 bords des grands fleuves, & les
 dispersa dans les provinces: ce

qui produisit deux maux, dit un homme d'esprit; l'un que les barrières furent ôtées, & l'autre que les soldats vécutent & s'amollirent dans le cirque & sur les théâtres. On objecte contre la catholicité de Constantin, que dans sa dernière maladie, il fut baptisé par Eusebe de Nicomédie, l'un des plus ardens fauteurs de l'Arianisme; mais on devoit faire attention, qu'Eusebe étoit un hypocrite qui dissimuloit ses vrais sentimens; qu'il vivoit au moins à l'extérieur dans la communion de l'Eglise; & que le lieu où le prince reçut le baptême, étoit de son diocèse: d'ailleurs, on ne peut nier que Constantin n'ait montré un grand zèle pour l'extinction de l'Arianisme. S'il fit des fautes, il les répara par d'éminentes vertus, par une piété tendre & sincère, par le soin qu'il prit d'étendre & de faire fleurir le Christianisme, par le respect qu'il porta aux ministres sacrés, par les loix pleines de sagesse qu'il publia en faveur de la Religion, par les saintes dispositions, avec lesquelles il reçut le baptême & les autres sacremens de l'Eglise. De tout cela, il résulte qu'un chrétien ne doit prononcer son nom qu'avec reconnoissance & avec respect. Il faut le plaindre du malheur qu'il eut de se laisser prévenir, sur la fin de ses jours, contre S. Athanase, & plusieurs saints évêques, & d'accréditer sans le vouloir, le parti des Ariens, qui causa tant de troubles. Telle est la triste destinée des princes, ils ne voient presque jamais par leurs yeux. Il est bien difficile que la vérité perce cette foule de flat-

teurs qui les environnent, pour parvenir jusqu'à eux. Du reste, Constantin avant sa mort, reconnut l'innocence de S. Athanase; il donna même un ordre pour qu'on le rappellât (*voyez CONSTANTIN II*). Il mourut le 22 mai en 337, jour de la Pentecôte; après avoir ordonné par son testament, que ses trois fils Constantin, Constante & Constant, partageoient l'empire; autre faute que la postérité lui a reprochée. On lui reproche encore les meurtres de Licinius, son beau-frère; de Licinien, son neveu; de Maximien, son beau-père; de son propre fils Crispe; de l'impératrice Fausta, son épouse.

» S'ils étoient tous vrais, dit
 » un judicieux critique, il se-
 » roit étonnant que Julien, qui
 » ne ménage pas Constantin
 » dans la *Satyre des Césars*,
 » n'en eût rien dit, pendant
 » qu'il traitoit de monstres les
 » deux compétiteurs de Con-
 » stantin; que Zozime, historien
 » païen, très-indisposé contre
 » lui, ne lui eût pas reproché
 » ces crimes; que Libanius &
 » Praxagoras, autres païens
 » zélés, eussent osé faire un
 » éloge complet des vertus de
 » Constantin, lorsqu'il n'exis-
 » toit plus, & que l'on pou-
 » voit flétrir impunément sa
 » mémoire. Mais les païens
 » contemporains ont été moins
 » injustes que les philosophes
 » du dix-huitième siècle; les
 » premiers l'ont adoré comme
 » un dieu, après sa mort; les
 » seconds veulent le faire dé-
 » tester comme un scélérat». Il est certain que l'on ne peut guère lui reprocher que le meurtre de Crispe, son fils du pre-

mier lit, que Fausta sa seconde femme avoit faussement accusé d'avoir voulu la séduire (voyez FAUSTA); sa lenteur à se faire initier dans les mysteres de la Religion; le zele mal entendu qui le porta à se mêler des affaires de l'Eglise, au préjudice de la saine doctrine (quoiqu'il ne prétendit jamais y intervenir autrement que pour donner son appui à la décision des évêques). Mais ces reproches n'autorisent pas les ennemis du Christianisme à flétrir la mémoire de son protecteur déclaré. Constantin fut un grand prince, un empereur puissant, heureux, sage, éclairé, vertueux jusqu'aux dernières années de sa vie. Sa gloire s'obscurcit alors par quelques fautes, toujours difficiles à éviter dans un long regne; & malgré ses grandes qualités il ne parut alors qu'un prince ordinaire; mais ce n'est pas précisément par la fin de sa vie qu'il faut le juger. Une gloire légitimement acquise, ne s'anéantit pas par les foiblesses qui lui succèdent. L'on doit dire avec l'abréviateur Eutrope, que Constantin dans ses dernières années a paru sortir de la classe des grands princes, sans être néanmoins un prince méchant ou méprisable; mais que dans les premiers tems de son regne, il est comparable à ce que le trône des Césars a eu de plus illustre, & qu'en général il a possédé les plus grandes qualités du corps & de l'esprit. *Vir primo imperii tempore optimis principibus, ultimo mediis comparandus, innumera in eo animi corporisque virtutes claruerunt.* Les auteurs païens même en ont parlé de la maniere la

plus avantageuse (voy. PRAXAGORAS). Gibbon, un de ses plus forcenés détracteurs parmi les philosophes modernes, convient que la nature l'avoit orné de ses dons les plus précieux. » Sa taille, dit-il, étoit haute, sa contenance majestueuse, son maintien gracieux. Il faisoit admirer sa force & son agilité dans tous ses exercices; &, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à l'âge le plus avancé, il conserva la vigueur de son tempérament par la régularité de ses mœurs, & par sa frugalité. Il dépositoit avec plaisir la fatigante majesté du prince, pour se livrer, comme ami, aux charmes d'une conversation familiere; & quoiqu'il lui échappât quelquefois des traits de raillerie peu convenables à sa dignité, il gaignoit le cœur de tous ceux qui l'approchoient, par sa courtoisie & par son urbanité. On l'accuse d'avoir trahi l'amitié. Cependant il a prouvé, en différentes occasions de sa vie, qu'il n'étoit pas incapable d'un attachement vif & durable. Une éducation négligée ne l'empêcha pas d'estimer le savoir, & d'accorder sa protection aux sciences & aux arts. Il étoit d'une activité infatigable dans les affaires. Une partie de son tems étoit employée à la lecture & à la méditation; l'autre à écrire, à donner audience aux ambassadeurs, & à recevoir les plaintes de ses sujets. Ceux qui se font élevés le plus vivement contre sa conduite, ne peù-

» vent nier qu'il ne conçût
 » avec grandeur, & qu'il n'exé-
 » cutât avec fermeté les des-
 » seins les plus hardis, sans
 » être arrêté, ni par les pré-
 » jugés de l'éducation, ni par
 » les clameurs du peuple. A
 » la guerre, il faisoit des héros
 » de tous ses soldats, en se
 » montrant lui-même soldat
 » intrépide, & général expé-
 » rimenté; il dut moins à la
 » fortune qu'à ses talens, les
 » victoires signalées qu'il rem-
 » porta contre ses ennemis &
 » contre ceux de l'état. Il cher-
 » choit la gloire comme la ré-
 » compense, peut-être comme
 » le motif de ses travaux. L'am-
 » bition qui, depuis l'instant
 » où il fut revêtu de la pourpre,
 » à Yorck, parut toujours être
 » sa passion dominante, peut-
 » être justifiée par le danger
 » de sa situation, par le ca-
 » ractere de ses rivaux, par le
 » sentiment de sa supériorité,
 » & par l'espérance de rendre la
 » paix à l'empire. Dans les guer-
 » res civiles contre Maxence &
 » contre Licinius, il avoit pour
 » lui les vœux du peuple, qui
 » comparoit les vices effrontés
 » de ces tyrans, aux règles
 » de justice & de modération
 » qui sembloient toujours diri-
 » ger l'administration de Con-
 » stantin. On voit dans Eusebe
 plusieurs preuves de son savoir.
 Il composa & prêcha plusieurs
 sermons. On en a encore un,
 intitulé : *Discours à l'assemblée
 des Saints*, prêché à Constans-
 tinople pour la fête de Pâques.
*Rien n'excite davantage les
 hommes vertueux & éclairés à
 bien faire*, disoit-il à quelques-
 uns de ses courtisans qui vou-
 loient le détourner d'assister à

une harangue, que quand ils
 savent que l'empereur entendra
 ou lira leurs ouvrages. Son af-
 fection pour les évêques & les
 prêtres, son zèle pour la con-
 sidération & le respect des peuples
 envers les ministres des
 autels, étoient tels qu'on l'en-
 tendit dire un jour : « Si je sur-
 » prenois dans le crime un
 » prêtre du Seigneur, j'ac-
 » courrais pour le couvrir de
 » mon manteau ». Belle leçon
 pour les esprits pervers & cor-
 rompus, qui insultent le sacer-
 doce pour les fautes de quel-
 ques particuliers, & font, d'un
 scandale isolé, la matière d'une
 calomnie générale! Plusieurs
 martyrologes de différentes
 églises d'Occident, qui l'ont hon-
 oré depuis long-tems comme
 un saint, marquent sa fête le
 22 mai. Les Grecs & les Mos-
 covites la célèbrent encore le
 21 du même mois. On ne croit
 point devoir parler de la pré-
 tendue donation que ce prince
 fit au pape S. Silvestre, de la
 ville de Rome & de plusieurs
 provinces d'Italie, rejetée au-
 jourd'hui par tous les critiques.
 Quelques savans croient que
 cette erreur historique vient de
 ce que dans les tems d'igno-
 rance on a confondu les dona-
 tions de Pepin avec la permis-
 sion accordée aux églises par
 Constantin, d'acquérir des places
 & des fonds de terres. La
 translation du siege de l'empire
 à Constantinople, & l'abandon
 de Rome, qui n'étoit plus con-
 sidérée que par la demeure du
 pape, peuvent avoir également
 influé sur cette opinion. Voyez
 la *Vie du grand Constantin*, par
 D. de Varennes, Paris, 1728,
 in-4°.

CONSTANTIN

CONSTANTIN II, dit le Jeune, (*Flavius Julius Constantinus*) fils aîné du précédent, naquit à Arles en 316. Après la mort de son pere, il eut en partage les Gaules, l'Espagne & la Grande-Bretagne. S'étant imaginé que la partie de l'empire que possédoit son frere Constant, étoit plus considérable que la sienne, il marcha contre lui. Les troupes ennemies lui dresserent des embûches; il y tomba, fut défait & tué près d'Aquilée l'an 340, trois ans après la mort de son pere. Son corps fut jeté dans la riviere d'Alse, aujourd'hui Ansa, d'où on le retira, pour lui ériger un tombeau à Constantinople auprès de celui de son pere. Ce prince ne fut pas favorable aux Ariens. Il n'eut rien de plus pressé que de renvoyer S. Athanasé à son Eglise, & adressa sur son compte des lettres honorables aux catholiques d'Alexandrie. « C'étoit, leur écrivit-il, l'intention du grand Constantin, de rendre Athanasé à son Eglise, s'il n'eût été prévenu par la mort. Son dessein principal, en lui ordonnant de vivre dans les terres de ma domination, ce fut de le soustraire à la rage de ses ennemis, ou, pour mieux dire, de ces bêtes féroces, prêtes à le dévorer. Je l'ai traité de maniere à convaincre tout l'univers de l'estime que j'ai pour lui, & qu'on ne peut refuser à la personne vénérable d'un si saint homme. Que la divine Providence vous le conserve, & termine à jamais votre affliction que j'ai moi-même ressentie. » On regrette
Tome III.

qu'avec d'aussi beaux sentimens, ce prince ne sût pas s'élever au-dessus d'une passion qui, si elle n'efface pas les plus heureuses qualités, en diminue au moins l'éclat. Son ambition, jointe à son imprudence, indigna ceux que ses victoires remportées sur les Sarmates, les Goths & les François, son zele pour la foi catholique & sa douceur envers ses sujets, avoient prévenus en sa faveur.

CONSTANTIN III, fut surnommé *Pogonat*, c'est-à-dire *Barbu*; parce que, lorsqu'il partit de Constantinople pour aller combattre le rebelle Mizizi, il n'avoit point de barbe, & qu'elle lui étoit venue lorsqu'il reparut. Il étoit fils de Constantin II. Après avoir puni ce Mizizi, il fut couronné empereur au milieu des acclamations du peuple en 668. Quelque tems après, les Sarrasins vinrent avec de nombreux vaisseaux pour assiéger Constantinople. Constantin, instruit de leur dessein, rassembla sa flotte, leur livra bataille & les vainquit. Ces barbares ne purent résister aux vents qui leur étoient contraires, aux efforts des Romains qui étoient animés par la présence de leur empereur, & à l'adresse du fameux Callinique, qui inventa un artifice dont l'eau n'éteignoit point le feu. Lorsque le combat étoit prêt à commencer, l'ingénieur envoyoit des plongeurs mettre le feu sous les vaisseaux des Sarrasins, & quelque chose qu'on fit pour l'éteindre, il n'étoit pas possible d'y réussir. C'est ce que l'on a appelé *le feu grégeois*, *ignis græcus*. Les Sarrasins revinrent pendant sept
V.

ans consécutifs, & toujours inutilement. Enfin ils demanderent la paix; mais Constantin ne la leur accorda que sous la promesse d'un tribut. Après avoir pacifié l'Etat, il voulut pacifier l'Eglise. Il fit assembler le 6e. concile général de Constantinople en 681. Il y eut la présidence d'honneur & de protection, & les légats du pape celle de puissance & de juridiction. On y condamna les Monothélites. Quelques séditieux dirent publiquement qu'il falloit trois empereurs, & que Constantin devoit partager la puissance souveraine avec Tibere & Héraclius. Par les ordres de Constantin, les auteurs de ces discours furent pendus, & ses freres furent secrètement mis à mort, après qu'on leur eut coupé le nez. Il mourut l'année d'après, 685. Justinien II, son fils aîné, lui succéda. Prince trop ambitieux, mais vaillant, il se fit respecter au-dehors par ses armes, craindre & aimer au-dedans par une sévérité ménagée. Le meurtre de ses freres, supposé qu'ils n'eussent aucune part à la sédition, est un crime bien propre à obscurcir sa gloire.

CONSTANTIN IV, Copronyme (ainsi appelé parce qu'il salit les fonts baptismaux, lorsqu'on le baptisoit), naquit à Constantinople en 719, de Léon l'Isaurien & de Marie. Il succéda à son pere en 741, & renchérit sur sa fureur contre les images des Saints: il les foula aux pieds, jeta leurs reliques au feu, fit périr des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, défenseurs des choses que cet impie profanoit. Il fit couper le nez aux uns, crever les yeux

aux autres; & teignit toutes les villes de son empire, du sang de ces illustres martyrs. Des églises, il fit des ateliers pour la fabrique des armes; & les ouvriers entrant dans les vues impies de l'empereur, en destinerent le sanctuaire aux plus sales usages. Il logea ses soldats dans les monasteres, & en ruina un grand nombre de fond en comble. Rien n'égaloit l'aversion qu'il avoit pour ceux de ses sujets qui avoient des parens moines. Les Bulgares, inquiétés par cet empereur, l'inquiéterent à leur tour. Il marchoit contre eux, quand tout-à-coup il sentit ses jambes dévorées d'ulceres & de charbons, avec une fièvre & des douleurs si aiguës, qu'elles lui ôtoient presque la raison. Il ne lui en restoit, que pour se représenter avec désespoir la proximité des jugemens de Dieu. On le mit sur un vaisseau, pour le reporter à Constantinople; mais il mourut avant d'y arriver, le 1 septembre 775, en criant qu'il brûloit tout vif, & sentoient déjà les flammes infernales, pour les outrages qu'il n'avoit pas craint de faire à la mere de Dieu. Telle fut la fin de Constantin IV, punition terrible, bien propre à retenir les princes qui voudroient marcher sur de pareilles traces. Il fut enterré dans l'église des Apôtres. L'empereur Michel III, qui le mettoit au rang des Néron & des Caligula, le fit exhumer cent ans après, ordonna de brûler le cadavre & de détruire le tombeau de ce monstre, qui avoit été de son vivant, également haï de ses sujets & méprisé de ses ennemis. Ce fut sous son regne, en 763, qu'il y eut un

si grand froid en automne, que le Bosphore & le Pont-Euxin furent glacés dans l'espace de 60 lieues, depuis le Propontide ou la mer de Marmara, jusqu'aux environs des embouchures du Danube. La glace avoit en plusieurs endroits 30 coudées de profondeur; & elle fut couverte de neige à une pareille hauteur. Au dégel, les masses de glace, entassées les unes sur les autres comme des montagnes, poussées par un vent furieux, ébranlèrent les murailles des villes, & manquèrent de renverser la citadelle de Constantinople.

CONSTANTIN VII, *Porphyrogénète*, fils de Léon le Sage, né à Constantinople en 905, monta sur le trône à l'âge de 7 ans, sous la tutelle de sa mère Zoé. Lorsqu'il eut en main les rênes du gouvernement, il châtia quelques tyrans en Italie, prit Benevent sur les Lombards, éloigna à force d'argent les Turcs qui pilloient les frontières de l'Épire; mais il se laissa gouverner ensuite par Hélène sa femme, fille de Romain Lécapène, grand-amiral de l'empire. Elle vendit les dignités de l'église & de l'état, accabla le peuple d'impôts, le fit gémir sous l'oppression, tandis que son époux employoit tout son tems à lire, & devenoit aussi habile architecte & aussi grand peintre que mauvais empereur. Romain, fils de ce prince indolent & d'Hélène, impatient de régner, fit mêler du poison dans une médecine destinée pour lui; mais Constantin en ayant rejeté la plus grande partie, il ne mourut qu'un an après, en 959. Ce prince, ami des sciences & des

savans, laissa plusieurs ouvrages qui auroient fait honneur à un particulier, mais pour lesquels un prince n'auroit pas dû négliger les affaires de son empire. Les Grecs le regardent comme le restaurateur des lettres, mais il leur a lui-même nuï, dit un auteur judicieux, par son trop grand zèle pour elles. « Car en » excitant les savans de son » tems à faire des extraits des » anciens écrivains, pour répandre dans la société des » lumières générales qui fussent » comme un germe de science (germe qui disposât insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes), » on » s'accoutuma à se passer des » originaux. En multipliant les » secours & la facilité de s'instruire, on contribua à éteindre le goût du travail & de l'étude. Ce que l'esprit gagna en superficie, il le perdit en profondeur. La paresse si naturelle à l'homme, d'ailleurs vain & présomptueux, lui fit négliger les sources mêmes où ces connoissances superficielles avoient été puisées ». Ses principaux ouvrages sont : I. *La Vie de l'empereur Basile le Macédonien*, son aïeul, insérée dans le recueil d'Allatius. Elle manque quelquefois de vérité, & sent trop le panégyrique. II. Deux Livres de Thèmes; c'est-à-dire, des positions des provinces & des villes de l'Empire; publiés par le P. Bandury dans *l'Imperium Orientale*, Leipsick, 1754, in-fol. On a peu d'ouvrages aussi importans pour la géographie du moyen âge; mais il n'en faut croire l'auteur, que sur ce qu'il dit de l'état des lieux tel qu'il étoit de son tems: il est

plein de fautes grossières dans tout le reste. III. Un *Traité des affaires de l'Empire*, dans l'ouvrage cité du P. Bandury. Il y fait connoître l'origine de divers peuples, leur puissance, leurs progrès, leurs alliances, leurs révolutions, & la suite des princes qui les ont gouvernés. Il renferme d'autres avis intéressans. IV. *De Rustica*, Cambridge, 1704, in-8°. V. *Excerpta ex Polybio, Diodoro Siculo, &c., &c.*, Paris, 1634, in-4°. VI. *Excerpta de Legatis*, grec & latin, 1648, in-fol., qui fait partie de la Byzantine. VII. *De Cæremoniis aulae Byzantinæ*, Leipfick, 1751, 2 vol. in-fol. La version latine qui y est jointe, de même que les notes, sont estimées. On doit cette belle édition aux soins de Leichius & de Reiskius. VIII. Une *Tactique*, in-8°.

CONSTANTIN *Dragasès*, fils de Manuel Paléologue, naquit en 1403. Il fut mis sur le trône de Constantinople par le sultan Amurat en 1448. Mahomet II, successeur d'Amurat, ayant eu des mécontentemens de l'empereur, vint assiéger Constantinople par mer & par terre. Son armée étoit de 300 mille hommes, & sa flotte de 400 galères à trois rangs. Les Grecs n'avoient que 7 mille hommes en état de porter les armes, & 13 galères. Constantinople, après un siège de 58 jours, fut emportée le 29 mai 1453. Constantin, voyant les Turcs entrer par les breches, se jette l'épée à la main à travers les ennemis. Il voit tomber à ses côtés les capitaines qui le suivoient : tout couvert de sang, & resté seul, il s'écrie :

Ne se trouvera-t-il pas un chrétien qui m'ôte le peu de vie qui me reste ? A l'instant un Turc lui décharge un coup de sabre sur la tête ; un autre lui en porte un second, sous lequel il expira. Une mort aussi glorieuse est le plus beau des éloges. Ce prince véritablement grand, magnanime, religieux, étoit digne d'un meilleur sort. Les enfans & les femmes qui restoient de la maison impériale, furent massacrés par les soldats, ou réservés pour assouvir la lubricité du vainqueur. Telle fut la fin de l'empire de Constantinople, l'an 1123, depuis sa fondation par le grand Constantin.

CONSTANTIN, (*Flavius Claudius*) de simple soldat, se fit proclamer empereur l'an 407, par l'armée de la Grande-Bretagne, & passa aussi-tôt dans les Gaules, où il régna près de quatre ans. Il eut d'abord à y soutenir la guerre contre Honorius, dont le général Sarus lui fit au commencement beaucoup de peine ; mais enfin il le chassa, & après avoir battu les barbares qui étoient entrés dans les Gaules, il se ligua avec eux contre Honorius, dont les cousins Verinien & Didyme ne purent conserver l'Espagne. On dit que Constant, fils de Constantin, qui l'avoit fait César, ayant pris ces deux seigneurs les fit mourir, quoiqu'il leur eût promis de leur laisser la vie. Honorius ne pouvant se venger, étoit prêt à reconnoître Constantin empereur, lorsque Géronce fit prendre en Espagne cette qualité à un nommé Maxime, sous le nom de qui il espéroit jouir de l'autorité sou-

veraine. Constant se préparoit à aller combattre Géronce; mais les Alains, les Vandales & les Sueves entrèrent dans les Gaules, où ils firent des ravages étonnans, & personne ne s'opposant à eux, ils passèrent sur la fin de l'an 409 en Espagne, où ils fondèrent de nouveaux états. Ces désordres n'empêcherent pas que Constantin ne continuât de vouloir se défaire de Géronce, & ne pensât même à la conquête de l'Italie; mais son excessive ambition ne servit qu'à hâter sa perte. Géronce, attaqué par Constant, le défit, le tua, & assiégea Constantin dans Arles. Constance, général des troupes d'Honorius, vint ensuite attaquer les assiégeans & les assiégés, engagea ceux-là à abandonner leur général, qu'il fit mourir, pressa ceux-ci, & força enfin Constantin de se rendre à discrétion après quatre mois de siège. Pour se soustraire à la mort, Constantin s'étoit fait ordonner prêtre avant que de se rendre; mais on n'eut point égard à ce caractère: on le fit mourir lui & Julien, le seul fils qui lui restoit, & leurs têtes furent portées à Ravenne le 18 septembre de l'an 411.

CONSTANTIN II, roi d'Ecosse, s'étant mis en marche contre les Danois qui s'avancoient pour ravager les pays de sa domination, surprit le corps de troupes commandé par Hubba, & le mit en fuite, un débordement subit de la riviere de Lenin ayant empêché Hinguar de venir au secours de son frere. Mais il fut vaincu ensuite par Hinguar, & tué sur le champ de bataille, près du

bourg de Cararia. Dans ses derniers momens, tout occupé du sort de ses sujets & de l'Eglise, il répéroit avec ferveur ces paroles du Psalmiste: *Seigneur, ne permettez par que ceux qui vous servent, deviennent la proie des bêtes féroces.* Sa mort arriva en 874, selon Buchanan & Lesley. Il fut enterré dans l'isle de Jona ou d'Y-Colm-Kill; on dit qu'il s'opéra des miracles à son tombeau. Il est nommé avec le titre de martyr dans le calendrier de King, sous le 11 de mars, jour auquel il étoit honoré à S. André.

CONSTANTIN, surnommé l'*Africain*, parce qu'il étoit originaire de Carthage, étoit membre du college de Salerne. Il florissoit vers l'an 1070. La jalousie de ses concitoyens l'obligea de se réfugier en Sicile, où il prit l'habit de bénédictin. Constantin fut un des plus grands compilateurs en médecine, & il semble avoir été le premier qui ait introduit en Italie la médecine grecque & arabe. Ses ouvrages furent publiés à Bâle en 1536, in-fol.

CONSTANTIN, (Manassès) historien Grec, florissoit vers l'an 1150, sous l'empereur Manuel Comnene. Il écrivit en vers grecs un *Abrégé de l'Histoire*, traduit en latin par Leunclavius, & imprimé au Louvre en 1655, in-folio: il fait partie de la *Byzantine*. C'est proprement une *Chronique* depuis Adam jusqu'à Alexis Comnene. Elle a tous les défauts du siècle de l'auteur, la grossièreté du style & la crédulité. Il est encore auteur d'un Roman en vers grecs sur les *Amours d'Aristandre & de Callithée*, dont on trouve des fragmens dans les

Anecdota Græca de Villoison, Venise, 1781, 2 vol. in-4°.

CONSTANTIN, (Robert) docteur en médecine, & professeur de belles lettres en l'université de Caen sa patrie, vécut, suivant le président de Thou, jusqu'à 103 ans. Une vieillesse si avancée ne diminua ni les facultés de son corps, ni celles de son ame. Il mourut d'une pleurésie en 1605. On lui doit : I. Un *Dictionnaire grec & latin*, 2 vol. in-fol., imprimé à Geneve, 1592. Henri-Etienne avoit rangé dans le sien, les mots grecs sous leurs racines ; Constantin les a mis dans l'ordre alphabétique. II. Trois livres d'*Antiquités grecques & latines*. III. *Thesaurus rerum & verborum utriusque linguæ*. IV. *Supplementum linguæ latinæ, seu Dictionarium abstrusorum vocabulorum*, &c., Geneve, 1573, in-4°. Il avoit été domestique de Jules Scaliger, & il publia après la mort de ce savant une partie de ses *Commentaires sur Théophraste*. Au reste, le P. Nicéron doute que Constantin soit parvenu à l'âge de 103 ans ; & l'on peut voir ses raisons dans le tome 27e. de ses *Mémoires* (p. 247).

CONSTANTINE, (Flavia Julia Constantina) fille aînée de l'empereur Constantin & de Fausta, fut mariée l'an 335 par son pere à Hannibalien, tué quelque tems après ; puis donnée l'an 351 par son frere Constance à Gallus son cousin, qui reçut, à l'occasion de ce mariage, le titre de César. Cette princesse fiere, avare & inhumaine, abusant du caractère dur & borné de son époux, qui fit commettre des injustices

criantes & des cruautés sans nombre ; elle le précipita de crime en crime, jusqu'à vouloir usurper l'Empire. Mais Constance, instruit de l'attentat de Gallus, lui fit perdre l'espérance de la couronne avec la vie, l'an 354 ; & Constantine ne se déroba au même châtement, que parce qu'elle fut emportée peu de tems auparavant, après une maladie de quelques jours, occasionnée par un excès de fatigue.

CONSUS, dieu des conseils. Les Romains lui avoient élevé un autel sous un petit toit dans le Grand-Cirque, à l'extrémité de la lice. Ce petit temple étoit enfoncé de la moitié en terre. On célébroit des fêtes magnifiques en son honneur. On prétendoit que ce dieu avoit conseillé à Romulus d'enlever les Sabines.

CONTANT, (Joseph) célèbre architecte, né à Ivry-sur-Seine, en 1698, s'acquit de bonne heure une grande réputation, & fut chargé de la construction d'un grand nombre d'édifices considérables, tels sont l'*Eglise de Panthemont*, dont on admire sur-tout les voûtes hardies ; le *Palais-Royal*, le *Belveder de St. Cloud*, l'*Eglise de la ville de Condé* en Flandres, l'*Hôtel du gouvernement* à Lille, l'*Eglise de la Magdelene* à Paris, qu'il n'a pas vu achever. C'est aussi sur ses dessins qu'a été construite l'*Eglise de St. Wast* à Arras. On a de lui un volume in-fol., gravé, de ses procédés d'architecture. Il mourut à Paris le 1er. octobre 1777.

CONTARINI, (Gaspard) naquit en 1483. Il étoit de l'ancienne famille des Contarini de

Venise, féconde en hommes illustres dans les armes & dans les lettres, & fut ambassadeur de la république auprès de l'empereur Charles-Quint. Il s'acquitta si bien de sa commission, qu'à son retour il eut un gouvernement considérable. Il ne la servit pas moins utilement en plusieurs autres occasions importantes. Paul III l'honora de la pourpre romaine en 1535, & l'envoya légat en Allemagne en 1541, & l'année d'après à Bologne, où il mourut âgé de 59 ans. Sa dernière maladie fut une fièvre, qu'il gagna pour avoir foupé un jour d'été dans un salon où l'air frais se faisoit trop sentir. On lui doit plusieurs Traités de philosophie, de théologie & de politique, imprimés à Paris en 1571, 2 vol. in-fol. Il écrivoit en latin avec beaucoup de politesse & de netteté; mais il étoit plus profond dans la philosophie que dans la théologie. Ses principaux ouvrages sont : I. Un *Traité de l'Immortalité de l'Âme*, contre Pomponace son maître. II. Un *Traité des Sacremens*, qui est plutôt une belle instruction, qu'un ouvrage de controverse. III. Des *Scholies sur les Epîtres de S. Paul*, excellentes pour l'explication du sens littéral. IV. Une *Somme des Conciles*, qui n'est qu'une histoire abrégée & superficielle. V. Différens *Traités de Controverse contre Luther*, dans lesquels il désapprouve les sentimens de S. Augustin sur la prédestination. Il conseille sagement aux prédicateurs obligés à parler de cette matière, de le faire rarement, avec beaucoup de réserve, & de recourir toujours à la hauteur des jugemens

de Dieu, plutôt que de discuter les vaines idées des hommes. VI. Deux livres *Du Devoir des Evêques*, très-utiles pour la conduite des premiers pasteurs. VII. Un *Traité en latin du Gouvernement de Venise*. Louis Beccatello a donné la *Vie* de cet illustre cardinal en italien, Brescia, 1746, in-4°.

CONTARINI, (Vincent) professeur d'éloquence à Padoue, mort à Venise sa patrie en 1617, à 40 ans, cultivé, comme Muret son ami, les belles lettres avec beaucoup d'application & de succès. Parmi les divers ouvrages qu'il a laissés, on estime sur-tout son traité : *De Re frumentaria*, & celui, *De militari Romanorum stipendio*, Venise, 1609, in-4°; tous deux contre Juste-Lipse; & ses *Variae Lectiones*, Venise, 1606, in-4°, qui renferment des remarques savantes.

CONTE, (Antoine le) *Contius*, natif de Noyon, mort à Bourges en 1586, professa le droit avec réputation à Bourges & à Orléans. Il écrivit contre Duaren & Horman. Ses *Œuvres* ont été imprimées en un vol. in-4°. Le public leur fit dans le tems un accueil assez favorable.

CONTENSON, (Vincent) né dans le diocèse de Condom en 1640, Dominicain en 1657, mort à Creil, au diocèse de Beauvais, en 1674, se distingua dans son ordre par ses talens pour la théologie & pour la prédication. On a de lui une théologie intitulée : *Theologia mentis & cordis*, en 9 vol. in-12, & 2 vol. in-fol. L'auteur a corrigé la sécheresse des scholastiques, en faisant un choix de

tout ce que les Peres ont écrit de plus beau & de plus solide, & en joignant le dogme à la morale.

CONTI, (Armand de Bourbon, prince de) fils de Henri II du nom, prince de Condé, chef de la branche de Conti, naquit à Paris l'an 1629. Son pere l'ayant destiné à l'état ecclésiastique, il eut les abbayes de St. Denis, de Cluni, de Lerins & de Molême. Après la mort de son pere, il quitta l'église pour les armes. Il se jeta dans les intrigues de la Fronde, par inclination pour la duchesse de Longueville, & en fut fait généralissime. On l'opposa à son frere le grand Condé, qui défendoit alors la reine & le cardinal Mazarin. Ils se réunirent ensuite l'un & l'autre contre cette princesse & contre son ministre. Conti fut arrêté & conduit à Vincennes avec son frere, & n'en sortit que pour épouser une des nieces du cardinal, auquel il avoit fait la guerre. Ce mariage le mit dans la plus haute faveur. Il fut fait gouverneur de Guienne en 1654, puis général des armées en Catalogne, où il prit quelques villes; enfin grand-maitre de la maison du roi, & gouverneur de Languedoc en 1662. Il mourut 4 ans après, à Pézenas, dans de grands sentimens de religion, que lui avoit inspirés sa vertueuse épouse, Marie Martinozzi (voyez ce mot). On a de lui : I. *Un Traité de la Comédie & des Spectacles, selon la tradition de l'Eglise*. II. *Devoir des Grands, avec un Testament*. III. *Devoirs des Gouverneurs de Province*, Paris, 1667, 3 vol, in-12. Il eut de son ma-

riage deux fils : Louis-Armand de Bourbon, prince de CONTI, mort de la petite vérole en 1685, qui avoit donné de grandes espérances : & François-Louis de Bourbon, qui suit.

CONTI, (François-Louis de Bourbon, prince de la Roche-sur-Yon, puis de) né en 1664, marcha sur les traces de ses ancêtres. Il se distingua au siege de Luxembourg en 1684, dans la campagne de Hongrie en 1685, au combat de Steinkerke, aux batailles de Fleurus & de Nerwinde, & dans d'autres occasions. L'art de plaire & de se faire valoir avoit répandu son nom autant que sa valeur. Il fut élu roi de Pologne en 1697; mais son rival, l'électeur de Saxe, nommé par un autre parti, lui enleva cette couronne. Le prince de Conti fut obligé de retourner en France, avec le désagrément d'avoir paru inutilement en Pologne. Il mourut à Paris en 1709, âgé de 45 ans. Cet homme qui avoit fait les délices de la cour & de Paris, oublia tout dans ce moment sérieux; & même longtemps avant que ce moment arrivât; il ne s'entretenoit qu'avec son confesseur, le Pere Latour, & ne faisoit attention qu'à ce qui lui rappelloit Dieu. » Il conserva, dit le duc de » St-Simon, sa présence d'esprit » jusqu'au dernier moment, & » en profita. Il mourut dans son » fauteuil, dans les plus grands » sentimens de piété, dont j'ai » ouï raconter au Pere Latour » des choses admirables ».

CONTI, (Louis-François de Bourbon, prince de) petit-fils de François-Louis, qui fut élu roi de Pologne en 1697,

naquit à Paris le 13 août 1717. Né avec beaucoup d'esprit & de courage, il signala ses talens militaires pendant la guerre de 1741. Il se rendit maître le 23 avril 1744, de Montalban, & ensuite de la citadelle de Ville-Franche. Après avoir pris Steure, Château-Dauphin & Demont, il forma le siege de Coni, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 12 au 13 septembre de la même année. Le roi de Sardaigne, s'étant avancé pour secourir cette importante place, on en vint aux mains le 30, & quoique supérieur en nombre, il perdit le champ de bataille. Mais la rigueur de la saison, la fonte des neiges, le débordement des torrens, rendirent cette victoire inutile; le vainqueur fut obligé de lever le siege & de repasser les monts. Le prince de Conti de retour à Paris, y cultiva la littérature & les arts. Il mourut dans cette ville le 2 août 1776, à 59 ans.

CONTI, voyez LOUISE-MARGUERITE DE LORRAINE.

CONTI, (Giusto de) poète Italien, d'une ancienne famille, mourut à Rimini vers le milieu du 15^e. siecle. On a de lui un recueil estimé de vers galans, sous ce titre : *La bella Mano*, Paris, 1595, in-12, avec quelques pieces de vers de divers anciens poètes Toscans. Ce recueil avoit été publié pour la première fois à Venise en 1492, in-4°. L'abbé Salvini (& non Silvini) en a donné en 1715 une nouvelle édition à Florence, avec des préfaces & des notes; mais elle est moins complète que celle de Paris, & celle de Vérone, 1753, in-4°.

CONTI, (l'abbé Antoine)

noble Vénitien, mort en 1749, à 71 ans, voyagea dans une partie de l'Europe, & se fit estimer des gens-de-lettres par ses lumieres & son caractere. Il a laissé : I. Des Tragédies, (imprimées à Lucques en 1765) qui sont plus agréables pour le lecteur, qu'intéressantes pour le spectateur. II. Un essai d'un poème intitulé : *Il globo di Venere*; & le plan d'un autre, où il se proposoit de traiter à-peu-près le même sujet que Leibnitz a traité dans sa *Théodicée*: mais ces poèmes sont plus métaphysiques que poétiques. L'abbé Conti, dans un voyage qu'il fit à Londres, se lia étroitement avec Newton, qui, quoique le plus mystérieux des hommes, lui communiquoit ses idées, & lui révéloit tous les secrets de sa science. Il rapporta en Italie un esprit & un cœur tout anglais. Ses Ouvrages en prose & de poésie ont été recueillis à Venise, 1739, 2 vol. in-4°, & ses Œuvres posthumes en 1756, in-4°. Quoique les Opuscules de l'abbé Conti ne soient que des embryons, comme a dit un journaliste Italien, ils donnent une idée avantageuse de leur pere. Ce sont des pensées, des réflexions, des dialogues sur des sujets intéressans.

CONTILE, (Luc) de l'académie de Venise, né dans l'Etat de Sienne, s'est fait connoître au 16^e. siecle par des ouvrages de différens genres. I. *Traduzione della Bolla d'Oro*, 1558. II. *Origine de gli Elettori*, 1559, in-4°. III. *La Pescara, la Cesarea Gonzaga, e la Tri-nozia*, comédies, 1550, in-4°. IV. *La Nice*, 1551, in-4°. V. *Rime con le VI Canzoni dette*

le sei Sorelle di Marte, 1560, in-8°. VI. *Lettere*, 1564, 2 vol. in-8°. VII. *Fatti de Cesare Maggi*, 1564, in-8°. VIII. *La proprietà delle impresse degli affidati*, 1574, in-fol.

CONTO-PERTANA, (D. Joseph) mort à Lisbonne en 1735, a donné dans son poème épique de *Quiterie la Sainte*, un des meilleurs ouvrages que le Portugal ait produits. Il a, avec l'imagination du Camoëns, plus de goût & de naturel.

CONTUCCI, (André) architecte & sculpteur d'Italie, florissoit dans le 15^e. siècle. Ses statues qui ornent Genes, Florence, Rome, méritent l'attention des voyageurs. Il déploya ensuite ses talens en Portugal. De retour en Italie, il fut chargé des bas-reliefs qui entourent la *Santa Casa*, à Lorette; & c'est sur ses plans que l'on érigea plusieurs édifices publics à Rome. Il mourut en 1529.

CONTZEN, (Adam) Jésuite, né à Montjoie dans le duché de Juliers, vers l'an 1575, enseigna avec réputation l'écriture-Sainte à Mayence pendant plusieurs années. Il possédoit les langues savantes, & excelloit aussi dans la controverse. En 1624, Maximilien, duc de Bavière, l'ayant choisi pour son confesseur, il remplit cet emploi avec beaucoup de prudence; & mourut à Munich le 19 juin 1635. Il a laissé: I. *Commentaria in quatuor Evangelia*, Cologne, 1626, 2 vol. in-fol. II. — *in epistolam Sti. Pauli ad Romanos*, Cologne, 1629, in-fol. III. — *in epistolas ad Corinthios & ad Galatas*, Co-

logne, 1631, in-fol. IV. *Poeticorum libri decem*, Mayence, 1620, in-fol. Nous avons encore du P. Contzen plusieurs ouvrages de controverse.

COOK, (Jacques) célèbre navigateur Anglois, né en 1728 à Marton, village du duché d'Yorck, & mort le 16 février 1779, dans une isle de la mer de Kamzchatka, à l'ouest de la Californie, en cherchant vainement un passage par le nord de l'Asie. Les Anglois ont regretté beaucoup cet observateur; mais si on fait attention au peu de lumières que ces sortes d'expéditions scientifiques ont produit dans ce siècle, il paroît qu'on pourra se consoler de sa perte. Son premier voyage, dont le but étoit d'observer le passage de Vénus, & quelques côtes de la nouvelle Hollande, ne nous a rien appris de nouveau. Il confirma dans le second, la non-existence du continent austral, dont on étoit déjà assuré depuis le voyage de M. de Surville en 1769. Dans le troisième, il trouva entre l'Asie & l'Amérique, à 65 deg. de latit. un détroit déjà observé en 1741 par le capitaine Bêring & qui porte le nom de ce dernier; mais cela ne prouve pas que les deux continens ne soient pas joints plus avant vers le nord. Le rempart de glace qu'il rencontra ensuite, le convainquit de l'impossibilité du passage si long-tems essayé par les navigateurs, de l'Europe à la Chine par la mer Glaciale. Si l'on en croit quelques relations angloises, M. Cook fut massacré dans une querelle survenue entre les insulaires & ses matelots au sujet d'une femme.